

ICONOGRAPHIE ET SYMBOLIQUE DU BLASON DES COMPAGNONS PASSANTS TAILLEURS DE PIERRE

par Jean-Michel Mathonière

Extrait de la revue
Renaissance Traditionnelle
n° 122 (avril 2000)

Ce texte a été repris et complété dans

Le Serpent compatissant

Éditions La Nef de Salomon 2001

La revue Renaissance Traditionnelle est une revue d'Études maçonniques et symboliques
fondée en 1970 par † René Desaguliers.

Sans aucune attache obédientielle, elle n'a qu'un seul but : susciter et publier des études,
apporter des documents qui fassent mieux comprendre et mieux aimer la tradition maçonnique
dans sa double dimension, historique et spirituelle.

La qualité de membre de l'Ordre n'est pas exigée des collaborateurs de cette revue, ni de ses abonnés.

Pour plus d'informations ou pour vous abonner :

RENAISSANCE TRADITIONNELLE
BP 161
92113 CLICHY CEDEX

ICONOGRAPHIE ET SYMBOLIQUE DU BLASON DES COMPAGNONS PASSANTS TAILLEURS DE PIERRE

par Jean-Michel Mathonière

« Notre Devoir, je vous le dis, mes frères,
Dans plus d'un cœur fit germer des vertus. »¹

Le sujet abordé dans cette étude procède de la même méthode de travail que celle employée dans un précédent article publié par *Renaissance Traditionnelle* et qui était centré sur les « couleurs fleuries » des Compagnons tailleurs de pierre² : mieux cerner et analyser le plus complètement possible un élément bien documenté – en l'occurrence, le blason et la devise des Compagnons Passants tailleurs de pierre d'Avignon au XVIII^e siècle – puis chercher à en saisir les racines afin de voir si celles-ci sont susceptibles de nous conduire à de nouvelles découvertes documentaires ou, pour le moins, à une meilleure compréhension du sujet. Rappelons en effet que l'étude historique des compagnonnages souffre considérablement de l'état lacunaire de la documentation – pour ce qui est des tailleurs de pierre, elle n'antécède pas le XVII^e siècle et n'est véritablement significative qu'à partir du début du XVIII^e.

Bien que la présente étude se veuille assez complète, elle forme néanmoins seulement l'esquisse d'un travail plus élaboré, restant à venir. En effet, en ce qui concerne les aspects symboliques ainsi que les racines dont il vient d'être question, la matière s'avère très riche et, malgré son côté souvent "lumineux", elle est particulièrement complexe tant les perspectives ouvertes ne cessent, tels les symboles du blason lui-même, de s'entrecroiser. Chaque jour ou presque amène de nouveaux indices et de nouvelles interrogations ; surgissent quelquefois aussi de nouvelles découvertes. Mais, comme chaque chercheur le sait, il faut bien de temps à autre faire le point, fût-il trop imparfait au regard de ce que l'intuition et l'exigence, galopant toujours loin devant, laissent espérer. Le lecteur particulièrement au fait de certaines questions abordées ici voudra donc bien excuser l'absence ou l'insuffisance de certains développements, soit qu'ils auraient rendu encore plus touffu un exposé déjà fort dense, soit, tout simplement, que je n'en ai pas encore décelé l'existence ou saisi toute l'importance.



Rappelons au préalable que les Compagnons tailleurs de pierre français se répartissaient autrefois en deux familles : d'une part, les Compagnons dits « Étrangers », se réclamant de Salomon comme

1. Extrait d'une chanson (1850) de Victor-Bernard Sciadro, « La Sagesse de Bordeaux », C.P.T.D.P.

2. Jean-Michel Mathonière, « Compagnons du Saint-Devoir et bâtisseurs de cathédrales », *RT* n°113, pp.46-54. Le même article, sans variante notable, a également été publié par deux journaux compagnonniques : *Compagnons et Maîtres d'œuvre* (journal trimestriel de la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment) n°268, 3^e trim.1998, pp.3-6, et *Compagnon du Devoir* (journal mensuel de l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir) n° 64, mars 1999, pp.3-7 (iconographie en couleurs). La large diffusion de cette dernière parution a permis la remontée d'une information intéressante, susceptible, je l'espère, de conduire à d'importantes découvertes quant à l'ancienneté du compagnonnage français des tailleurs de pierre et à son rayonnement en Europe.

fondateur, famille dont nous ne savons presque rien tant les sources documentaires internes sont rarissimes (et au demeurant tardives) et qui s'est éteinte au début du XX^e siècle ; d'autre part, les Compagnons dits « Passants » et « du Devoir », se réclamant d'un fondateur dénommé « Maître Jacques », famille toujours vivante aujourd'hui et qui nous est relativement bien connue à partir du XVIII^e siècle, notamment grâce aux découvertes importantes réalisées en Avignon et en Arles, courant 1996³. Ces deux familles possèdent des points communs et résultent peut-être d'une scission au sein d'un Devoir primitif, comme le prétendent certaines légendes tardives, mais rien n'est moins sûr. Toujours est-il que, tant à cause des lacunes documentaires que pour rester dans les proportions d'un article, la présente étude se fonde quasi exclusivement sur la documentation⁴ concernant les Compagnons Passants tailleurs de pierre (abréviation : C.P.T.D.P., selon leur propre usage) et je ne ferai qu'exceptionnellement appel aux sources concernant les Compagnons Étrangers et autres sociétés de compagnonnage. Cette limitation a aussi pour avantage de répondre au vœu que Laurent Bastard et moi-même ne cessons d'émettre dans nos travaux depuis quelques années, à savoir qu'il est indispensable de s'évader des généralisations souvent abusives qu'induit l'emploi du mot « Compagnonnage » au singulier – les sociétés compagnonniques étant multiples et présentant en fait des différences sensibles, le pluriel s'impose. Cette orientation nouvelle de la recherche en ce domaine délaissé implique de se livrer avant toute chose à des travaux monographiques, métier par métier, société compagnonnique par société compagnonnique, voire région par région⁵, etc.

I – ICONOGRAPHIE

I.1. Représentations du blason sur les Rôles

Le Rôle est le document autour duquel gravite en permanence la société des C.P.T.D.P. Il est tout à la fois le support du recensement des passages, celui du règlement de la société et, surtout, son emblème sacré, celui dont la vision occupe le centre des cérémonies, qu'il s'agisse de la Réception d'un nouveau Compagnon (le Rôle y est assimilé à la « Lumière ») ou de l'arrivée dans la ville d'un « Passant »⁶.

Les archives des C.P.T.D.P. d'Avignon, conservées en partie par les Archives Départementales du Vaucluse, recèlent quatre de ces précieux documents, datant tous du XVIII^e siècle, dont les frontispices montrent, entre autres éléments, trois blasons dont la position est constante, caractéristique qui est commune à tous les Rôles connus pour la même époque et la même société compagnonnique : en haut au centre, le blason du pouvoir temporel ; en dessous à main gauche, le blason de la ville où était établi ce siège du Devoir ; enfin, symétriquement, à main droite, le blason des C.P.T.D.P., objet de la présente étude⁷.

3. Ces découvertes documentaires ont fait l'objet d'une publication intégrale et d'un premier volet d'études qui sera abondamment cité ici : Laurent Bastard et Jean-Michel Mathonière, *Travail et Honneur; les Compagnons Passants tailleurs de pierre en Avignon aux XVIII^e et XIX^e siècles*, éd. La Nef de Salomon, Dieulefit, 1996, 396 p. Sauf cas particulier, afin de ne pas multiplier à tout propos les renvois, le lecteur est prié de se référer à cet ouvrage pour obtenir davantage de précisions en ce qui concerne les informations relatives aux Compagnons Passants tailleurs de pierre, d'Avignon et d'ailleurs, qui sont évoquées tout au long de cet article. Il n'est en effet aucune autre publication, monographique ou générale, à ce sujet.

4. À la documentation avignonnaise évoquée dans la note 3 s'ajoutent, d'une part, les découvertes documentaires effectuées entretemps, et, d'autre part, les archives toujours détenues par les C.P.T.D.P.

5. L'on soulignera que la notion de « tour de France » semble très tardive chez les C.P.T.D.P. Aucun des documents du XVIII^e siècle que comportent les archives avignonnaises n'emploie le terme et, plus encore, si l'itinérance occupe une place importante dans les préoccupations des Compagnons de cette époque, elle n'était en rien obligatoire – comme tendent à le faire croire de nombreux ouvrages généraux sur le Compagnonnage. En ce qui concerne les C.P.T.D.P. du XVIII^e siècle, c'est la Réception du tailleur de pierre dans le Devoir qui ouvrait à celui-ci la possibilité de voyager en bénéficiant du « roule », c'est-à-dire de l'assistance fraternelle des autres C.P.T.D.P. s'il s'en trouvait sur sa route.

6. Cf. *Travail et Honneur, op.cit.* Plusieurs chapitres traitent des Rôles, de leur iconographie et des cérémonies où ils apparaissent.

7. Précisons qu'aucun Rôle des Compagnons Étrangers ne nous est connu, ce qui rend toute comparaison impossible.



Rôle d'Avignon, entre 1700 et 1721.



Rôle d'Avignon, 1735.



Rôle d'Avignon, 1773.

8. Le plus ancien de ces Rôles, dont seul le frontispice emblématique a été conservé, ne porte pas de date mais peut néanmoins être daté, de par le blason du pape régnant (Clément XI), d'entre 1700 et 1721. Le second Rôle, lui aussi réduit à son seul frontispice, est daté de 1735. Le troisième, complet, est daté de 1773. Enfin, le quatrième est daté de 1782 et est resté en usage, par ajout de simples feuilles de parchemin, jusqu'à l'extinction de la Chambre avignonnaise, fin 1869 ou courant 1870.

9. Les deux Rôles de Paris sont des dessins à la plume, à l'encre noire rehaussée de lavis. Les autres Rôles ne me sont actuellement connus que par des photographies en noir et blanc, qui laissent néanmoins supposer que la plupart des blasons sont en couleurs. Outre la difficulté qu'il y a de vouloir traiter de la symbolique des couleurs dans le blason, il est par conséquent prématuré de chercher à interpréter la couleur azur du champ de l'écu.

10. Cf. *Travail et Honneur*, op.cit., ch. "Le Rôle atypique de 1782", pp.100-119. Laurent Bastard et moi-même avons qualifié ce Rôle d'atypique car, outre l'influence maçonnique qui s'y manifeste, son frontispice s'orne d'une vaste composition allégorique et symbolique dont aucun autre Rôle connu n'offre d'équivalent.

11. Laurent Bastard et moi-même n'étions pas parvenus à identifier la nature de ce détail lors de la publication de *Travail et Honneur*. Entretemps, l'un des dessins du Registre de la Confrérie des maîtres-maçons, carriers, etc. de Beaucaire (voir plus loin), nous a permis de résoudre sans aucun doute cette énigme.

12. L'identité de celui-ci nous est connue. Il s'agit d'un dénommé Ponge, dit « La Douceur d'Avignon ». Son affiliation à la franc-maçonnerie, bien que très probable, n'est à l'heure actuelle corroborée par aucun document, mais la devise latine qui figure en tête du Rôle (*Sub hoc signo non œquivoca latet virtus*) laisse à croire qu'il fréquentait des Maçons de Tarascon. Son activité professionnelle, particulièrement remarquable, l'a également amené à voyager dans toute la Provence. Avis donc aux lecteurs de la revue qui croiserait le nom de Ponge sur les tableaux des loges du sud-est de la France.

13. Nous verrons plus loin, au sujet de l'emblématique de la Prudence, qu'en d'autres cas il peut néanmoins s'agir d'un symbole emprunté de longue date par les C.P.T.D.P. à la symbolique vétero-testamentaire.

Malgré des différences de style dans le dessin et l'ornementation, les blasons des trois plus anciens Rôles d'Avignon⁸ présentent une parfaite homogénéité. Dans un encadrement de palmes, ils figurent, posés sur un champ d'azur⁹, le compas, l'équerre à branches égales et la règle entrecroisés et entrelacés par une couleuvre venant mordre la tête du compas. L'ensemble est surmonté d'un phylactère portant la devise « *Labor-Honor* ».

Le Rôle de 1782, qui possède un caractère atypique¹⁰ et présente notamment de nettes traces d'une influence maçonnique, nous offre un blason subtilement différent : si la devise « *Labor et Honor* » le surmonte toujours, les palmes ont disparu au profit d'une couronne de feuillages indéterminés ; les trois instruments de la géométrie ne sont pas entrecroisés mais *superposés* : 1° – règle, 2° – équerre à branches égales, 3° – compas ; la couleuvre vient vaguement les entrelacer (il s'agit visiblement d'un rajout après coup, d'un repentir du dessinateur) et ne vient plus mordre la tête du compas, celle-ci étant surmontée d'une couronne comtale (Avignon était un comté) dont s'échappent, de part et d'autre, des rameaux d'olivier ou de laurier, eux-mêmes en forme de couronnes ; enfin, deux pointes à tracer¹¹ viennent se loger dans l'espace compris entre les bras de l'équerre et les jambes du compas (il est probable qu'il s'agit là encore d'un ajout après coup du dessinateur¹²).

La présence de la couronne comtale est ici assez certainement le résultat de l'influence de « l'Art royal »¹³. Il faut d'ailleurs souligner que si l'on retranche les probables repentirs du dessinateur, la couleuvre et les deux pointes à tracer, nous sommes alors face à un emblème qui n'a plus rien de spécifiquement compagnonnique et pourrait être confondu avec un emblème maçonnique.



Rôle d'Avignon, 1782.

Pour le reste, il n'est sans doute pas sans importance de noter que le dessin du blason va en dégénéralant au fur et à mesure que l'on s'éloigne du plus ancien, très soigneusement réalisé quant au tracé de l'entrecroisement et des entrelacs de la couleuvre. Cette dégénéralence traduit-elle une perte de connaissances symboliques? C'est plausible, d'autant que ce processus d'oubli ou de mutation est largement observable dans les compagnonnages¹⁴.



Examinons maintenant les blasons figurant sur les autres Rôles qui nous sont actuellement connus.

D'emblée, il apparaît que malgré une relative homogénéité, chaque ville de Devoir possède une variante différente du blason. Nous reviendrons plus loin sur la cause probable de cette diversité.



Rôle de Chalons-sur-Saône, 1720.

Ainsi, le Rôle de Chalons-sur-Saône (1720) présente un entrecroisement de type différent des trois instruments de la géométrie (équerre à branches inégales, de type 3-4-5) auquel vient s'ajouter un outil qui n'appartient pas à la profession de tailleur de pierre, entendue au sens strict, mais à celle de maçon (poseur), le niveau. Par ailleurs, le blason n'est pas encadré de palmes, ne comporte pas la devise « *Labor et Honor* » – dont on notera d'ailleurs de suite qu'elle n'est en fait connue que par les Rôles avignonnais –, et le serpent en est absent. Sur le pourtour apparaît, disposé de manière curieuse et soutenu

par trois points, un cordon dont les extrémités semblent être en forme de houpe. Il pourrait en fait s'agir d'un fil à plomb, mais la faible qualité de la seule reproduction disponible ne permet pas de le certifier. Notons cependant le fait qu'un cordon constitue l'ornement de la canne des Compagnons de tous corps, depuis une date inconnue¹⁵.

Le blason du Rôle de Paris de 1726, soutenu par deux « *putti* »¹⁶, possède bien quant à lui l'encadrement de palmes. Les trois instruments de la géométrie (équerre à branches inégales) sont entrecroisés de la même manière que sur le Rôle de Chalons-sur-Saône et ils sont entrelacés non par une seule couleuvre, mais, tel un caducée, par deux qui viennent mordre la tête du compas. D'autre part, une sphère terrestre vient s'y ajouter en pied. Là encore, c'en est l'unique attestation et ce symbole est bien connu dans la franc-maçonnerie. Mais plusieurs Rôles présentent, en dehors du blason, des représentations de sphères, soient isolées, soit sous forme du couple sphère terrestre/sphère céleste, et, de même que le couple géométrie/astronomie, ce thème iconographique se rencontre dès le XVI^e siècle dans l'iconographie des frontispices de livres¹⁷.

14. Ainsi, pour donner un seul exemple, le phare qui apparaît dans l'emblématique des C.P.T.D.P. des XVIII^e et XIX^e siècles, symbole de la lumière du Devoir guidant le Compagnon sur l'océan agité et ténébreux de la vie, est-il devenu vers 1940 une tour de Babel. Cette substitution procède assez probablement de la volonté, en pleine Occupation, d'un retour aux sources catholiques du Devoir par élimination des symboles empruntés à la franc-maçonnerie ou supposés tels.

15. Un cordon figure également sur l'*emblemata* de la Prudence que j'évoquerai plus loin. L'on notera aussi, dans le cas du cordon de la canne compagnonnique, que son entrelacement, codifié, symbolise nettement les deux serpents du caducée d'Hermès, symbole dont je traiterai plus loin. De ce point de vue, le cordon du blason du Rôle de Chalons-sur-Saône pourrait être un symbole substitué à celui du serpent.

16. Les « *putti* » apparaissent de façon constante dans l'emblématique des C.P.T.D.P. et ce point mériterait une étude spécifique.

17. Voir à ce propos ce qui est dit plus loin au sujet de l'emblématique « maçonnerie » des graveurs et imprimeurs du XVI^e siècle.

18. Je profite du présent article pour rectifier l'erreur de datation (1760 au lieu de 1769) commise au sujet de ce Rôle dans *Travail et Honneur* (p.89 notamment). Laurent Bastard et moi avions travaillé d'après d'anciennes photographies noir et blanc sur lesquelles il n'était pas possible de discerner la queue du 9 qui vient se confondre avec le feuillage encadrant le titre du Rôle. J'ai depuis lors eu l'honneur de voir ce Rôle; son titre est calligraphié à l'encre rouge et la date indiquée ici ne fait absolument aucun doute.



Rôle de Paris, 1726.



Rôle de Paris, 1769.



Rôle de Marseille, 1777.



Rôle de Bordeaux, 1778.

19. Les palmes sont pour ainsi dire remplacées par un encadrement du titre du Rôle par deux rameaux d'olivier.

20. À la différence d'Avignon où *mutatis mutandis* le blason n'évolue pas d'un Rôle à l'autre, il y a donc ici, à une quarantaine d'années d'intervalle, une transformation importante. Il est possible que celle-ci traduise à sa manière la volonté des C.P.T.D.P. de Paris d'effectuer un tri entre les Compagnons ayant été "régulièrement" reçus et les autres. En effet, le règlement présent sur ce Rôle contient, concernant les modalités de la Réception, un nouvel article dont la teneur indique qu'ont eu lieu durant les années antérieures des Réceptions non conformes aux usages : « Art. 11^e. Pour contrevenir aux abus qui se sont [mots illisibles] certain tems les receptions ne pourront se faire dans les villages qu'ils ne soient ecartez d'un Rolle de sept lieues et qu'il n'y ait au moins un mois que les Compagnons qui servent y travaillent. » Concernant la possible fonction discriminatoire des variantes du blason, voir plus loin ce qui est dit au sujet des « remarques » compagnonniques.

21. Une palme apparaît néanmoins, avec un rameau d'olivier, dans l'encadrement du blason du royaume de France.

22. Ce registre est conservé par le musée municipal de Beaucaire. J'ai le projet de lui consacrer une étude spécifique. Il est à noter que Beaucaire était la plus importante carrière de pierre à la fin de l'Ancien Régime et jusqu'au XIX^e siècle. Cf. Yves Gasco et Michel Reboul, *La pierre de Beaucaire*, Musée municipal Auguste Jacquet, Beaucaire, 1996, 48 pages (plusieurs reproductions N & B provenant du registre).

Le Rôle de Paris de 1769¹⁸ simplifie considérablement la représentation. Le blason prend place sur un bouclier tenu par Hercule, sans encadrement de palmes¹⁹, et il consiste simplement dans l'entrecroisement des trois instruments de la géométrie (équerre à branches inégales) selon la même disposition que précédemment, enlacés par une seule couleuvre venant mordre la tête du compas²⁰.

Le blason du Rôle de Marseille de 1777 est encore plus sommaire, alors même que le dessin ornant le frontispice est d'une qualité rare : une équerre (à branches inégales) et un compas aux branches légèrement courbes sont entrecroisés tandis qu'une couleuvre vient ondoyer dans l'axe vertical pour finalement poser sa tête sur celle du compas, sans la mordre. L'encadrement de palmes est là encore absent²¹.

Le blason du Rôle de Bordeaux de 1778, dont le frontispice est extrêmement riche, est pour sa part encadré de palmes et surmonté d'une couronne de lauriers. Mais le blason se réduit à la superposition du compas sur l'équerre (à branches égales), enlacés par une couleuvre ne venant pas mordre la tête du compas.

I.2. Représentations du blason sur d'autres documents

Le blason nous est également connu par d'autres documents.

Au premier rang de ceux-ci, et bien qu'il ne s'agisse pas d'un document provenant directement des C.P.T.D.P., voici trois blasons figurant dans le « Livre de la vénérable confrérie de St-Marc composée des Maîtres Massons et Carriers » de Beaucaire²², registre des réceptions et des assemblées couvrant une période allant du 25 avril 1729 aux premières décennies du XIX^e siècle, l'après-Révolution étant chaotique et lacunaire. Ce document, qui concerne également les tailleurs de pierre et autres professions liées à l'extraction en carrière, est particulièrement intéressant puisqu'il tend à confirmer une hypothèse émise dans *Travail et Honneur*, à savoir que, contrairement à une idée très répandue, compagnonnages et confréries/corporations pouvaient entretenir des relations très étroites, voire, comme c'est probablement le cas ici, plus ou moins se confondre.



© J.-H. Mémoires

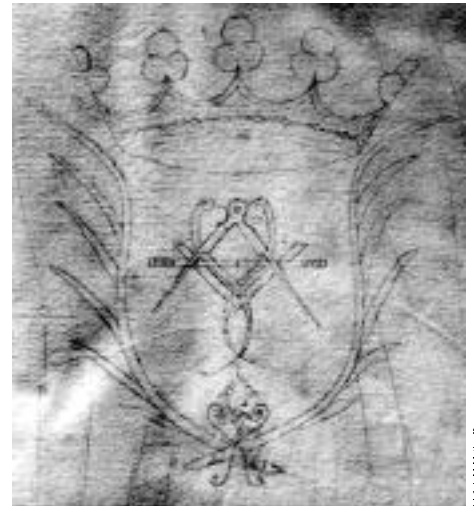
Registre de Beaucaire, vers 1729.

L'on soulignera d'emblée que les frontispices "corporatifs" où apparaissent ces blasons reprennent très précisément la disposition des blasons observée sur les frontispices compagnonniques : au sommet, le blason du royaume de France, à main gauche, celui de la ville de Beaucaire, et à main droite celui des C.P.T.D.P.

Le premier figure immédiatement après la page de titre du registre. L'on peut de ce fait supposer qu'il date de 1729. Le

dessin est assez malhabile. Compas, règle et équerre à branches égales sont entrecroisés ; deux couleuvres entrelacées les traversent et leurs têtes viennent encadrer sans la mordre celle du compas ; l'ensemble est posé sur un écu²³ surmonté d'une couronne, à l'image de celle qui surmonte le blason symétrique de la ville de Beaucaire. Pas de palmes (mais le blason de Beaucaire en est encadré), ni de devise. Une grande esquisse de ce seul blason, très soigneusement tracée pour ce qui est des instruments et des serpents, figure au recto du premier feuillet du registre, avant la page de titre. Elle est placée sur un dais soutenu en ciel par trois roses et par un « *putti* » et elle comporte l'encadrement de palmes.

Le troisième exemple figure sur un joli frontispice en forme de portique surmontant une curieuse statue²⁴, dessin signé et daté de 1769 et figurant, ainsi que le précise une mention sur le piédestal de la statue, « l'ordre françois » en architecture. Là encore, le blason fait partie de la trilogie habituelle : royaume-ville-métier²⁵. Cette fois, seuls le compas et l'équerre à branches égales (ou plutôt, au vu de son angle non droit, la « sauterelle » ou « fausse équerre ») sont entrecroisés en haut de l'écu. Une tête de couleuvre venant mordre la tête du compas subsiste assez nettement, mais l'on ne voit pas son corps, soit qu'il ait été effacé (peu probable d'après l'examen du document original), soit qu'il n'ait jamais été achevé. La partie inférieure de l'écu est occupée par deux outils, l'un de carrier, l'autre de tailleur de pierre encadrant un niveau (les trois professions composant majoritairement la confrérie sont ainsi désignées chacune par un outil caractéristique). La couronne²⁶ surmonte l'ensemble, mais il apparaît cette fois un encadrement constitué de deux



© J.-H. Mémoires

Registre de Beaucaire, esquisse, vers 1729.



© J.-H. Mémoires

Registre de Beaucaire, 1769.

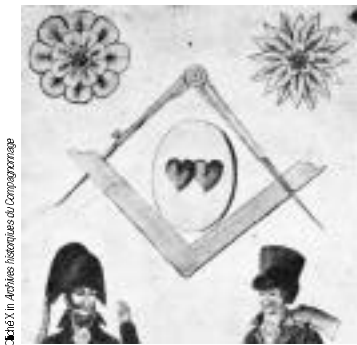
23. Le champ de l'écu présente une couleur rose-rouge fortement passée. Mais la mise en couleurs de ce frontispice est très sommaire et elle a manifestement été réalisée après coup, par une autre main, de nombreux dessins du registre présentant des ajouts et des coloriations intempestives (certains sont certainement l'œuvre d'enfants ayant fait main basse sur ce beau livre de coloriage). Notons à cette occasion qu'un autre blason de Beaucaire, plus soigneusement réalisé, occupe toute la moitié inférieure de la page et présente un détail particulièrement intéressant au regard de l'emblème de l'architecte par Philibert De L'Orme dont il est parlé plus loin. En effet, il apparaît, à la même position, un caducée qui fait pendant non à une trompette de la Renommée, comme c'est le cas chez De L'Orme, mais à un crucifix – ce dernier élément jouant un rôle dans la cérémonie de Réception des C.P.T.D.P.

24. Il s'agit d'une femme mal vêtue, portant un enfant sur son dos, tandis qu'un autre les suit, lui aussi mal vêtu et portant un oiseau mort attaché à un bâton. Un chien précède le groupe. Le même thème, sous un aspect légèrement différent, encore plus miséreux, apparaît une autre fois dans le registre. J'ignore quelle peut en être la signification.

25. Signalons qu'une autre représentation du même blason, seul cette fois, figure sur un intéressant dessin à la plume réalisé après coup (XIX^e s.) sur la page initialement laissée vierge en regard ; ce dessin, vaguement copié sur le premier pour ce qui est du portique, est très fruste et ne figure pas l'encadrement de rameaux d'olivier.

rameaux d'olivier (comme dans l'exemple précédent, les palmes encadrent pour leur part le blason de Beaucaire).

Revenons maintenant à des sources spécifiquement compagnoniques. Un dessin daté de 1798, représentant la rencontre de deux Compagnons Passants tailleurs de pierre sur leur tour de France, fournit lui aussi une intéressante variante du blason²⁷. L'équerre à branches égales est entrecroisée au compas – notons qu'en l'occurrence, il s'agit non pas d'un compas d'appareilleur ou de tailleur de pierre, comme c'est d'habitude le cas, mais, comme le montre très clairement la petite vis, d'un compas de dessinateur. Au centre de cet entrecroisement figure un petit écu ovale contenant deux cœurs²⁸ accolés, symbole évident de la fraternité régnant entre les Compagnons, notamment les deux figurés sur ce dessin commémoratif de leurs retrouvailles sur le tour de France, en pleine tourmente révolutionnaire. Deux palmes entrecroisées ornent le fronton d'un portique occupant la partie gauche du dessin.



Dessin, 1798.

Tours, 1814.



L'en-tête d'un courrier des C.P.T.D.P. de Tours²⁹, datant de 1814, comporte également un dessin du blason – fait exceptionnel mais s'expliquant sans doute par le caractère solennel de ce courrier. Il est encadré d'une palme et d'une branche de chêne, liées par un flot de couleurs fleuries, en même temps qu'une canne de Compagnon marque l'horizontale de cet entrecroisement. Dans le champ ovoïde de l'écu, l'on remarquera tout de suite la présence, au chef, de l'œil divin entouré de lumière. Juste en dessous, l'équerre à branches égales et le compas entrecroisés³⁰.

Le blason, sans écu, figure aussi sur le cachet employé durant les années 1840 par les C.P.T.D.P. de Paris, ville directrice du Devoir, dans les correspondances adressées aux divers sièges du tour de France. Dans une couronne de chêne et d'olivier est figurée une équerre à branches égales posée sur le compas. Les lettres C T E G³¹ encadrent cette superposition, tandis qu'à l'aplomb de l'équerre figure la mention « Paris ».



26. Comme dans le cas du Rôle d'Avignon de 1782, cette couronne témoigne peut-être d'une influence maçonnique, la région de Beaucaire et de Tarascon étant un foyer particulièrement actif de la franc-maçonnerie au XVIII^e siècle. Cependant, à la différence d'Avignon où le cas est très net, ce serait ici la seule trace d'une telle influence et la date, 1729 pour le plus ancien des blasons, rend la chose peu crédible. Nous verrons plus loin, relativement à l'emblématique de la Prudence, que cette couronne peut en réalité provenir d'un emprunt pleinement cohérent à la symbolique chrétienne.

27. Ce dessin a été exposé par Roger Lecotté lors de l'exposition consacrée à « Paris et les Compagnons du tour de France », Musée National des Arts et Traditions Populaires, 21 décembre 1951-28 avril 1952. Il est reproduit dans le catalogue de cette exposition sous le n°159, p.128 (Roger Lecotté, *Archives historiques du Compagnonnage*, Mémoires de la Fédération Folklorique d'Île-de-France n° V, Paris, 1956).

28. Le symbole du cœur est omniprésent dans l'emblématique des marques de tailleurs de pierre, ainsi que dans leurs surnoms. Si l'on conjoint la forme « Joli Cœur » avec celle de « Francœur », ce symbole prend la tête du palmarès des surnoms; cf. *Travail et Honneur*, op.cit., p.150.

29. Archives des C.P.T.D.P. de Paris.

30. Au vu de l'ensemble du frontispice de ce courrier, où apparaît à l'aplomb du blason un personnage suppliant émergeant de terre, l'on serait tenté de sentir ici une influence maçonnique (Hiram?). C'est d'ailleurs ce que semble croire François Icher, qui reproduit l'intégralité de cet en-tête, sans indication précise de source, dans l'un de ses ouvrages en regard d'une notice dénonçant les emprunts effectués par les Compagnons à la thématique maçonnique au début du XIX^e siècle; cf. F. Icher, *Les Compagnons ou l'amour de la belle ouvrage*, coll. Découvertes, Gallimard, Paris, 1995. Mais, faute de connaître le blason des Rôles de Tours antérieurs et faute aussi d'en savoir plus long quant au légendaire des C.P.T.D.P. à cette époque et auparavant, il serait présomptueux de se prononcer de manière définitive quant à cette possible influence. La Réception des C.P.T.D.P. se fonde, comme leur emblématique, sur la tradition vétero-testamentaire. N'oublions pas que leur fête, au moment de laquelle se déroulent traditionnellement les Réceptions, est l'Ascension. Or, Jésus-Christ n'a-t-il pas passé trois jours dans le tombeau avant de ressusciter et de monter au ciel dans une grande lumière, laissant gravé dans le roc la trace de ses pieds? Toute initiation est une mort suivie d'une résurrection; le meurtre d'Hiram en est un exemple, mais ce n'est pas le seul.

31. Lors de la publication de *Travail et Honneur*, nous n'étions pas parvenu à décrypter le sens de ces quatre lettres. Elles signifient « Compagnons Tous En Général », expression administrative manifestant le fait que les lettres revêtues de ce cachet émanent de l'assemblée de tous les Compagnons. Conformément aux usages compagnoniques du XIX^e siècle, ces quatre lettres pourraient également posséder une signification plus « mystique ».

I.3. Représentations dans les marques de passage

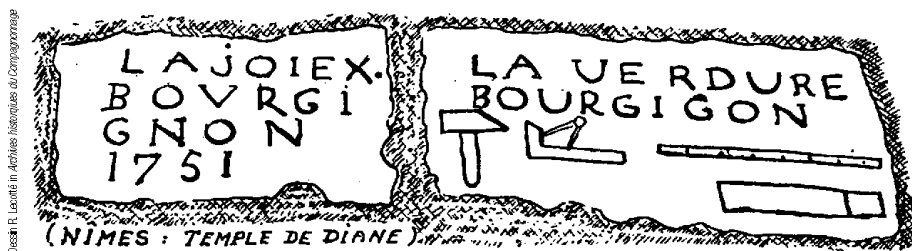
Enfin, pour conclure provisoirement ce tour d'horizon des sources iconographiques³², il nous faut aussi tenir compte des marques de passage laissées par les Compagnons tailleurs de pierre sur divers monuments, notamment sur le Temple de Diane à Nîmes, sur la fameuse « vis » de Saint-Gilles-du-Gard et sur le Pont du Gard. Si l'équerre et le compas entrecroisés se rencontrent assez souvent sur les marques du XIX^e siècle, l'on soulignera que dans les marques plus anciennes, notamment celles du XVII^e siècle (particulièrement nombreuses dans la vis de Saint-Gilles), c'est plutôt le marteau taillant qui est à l'honneur. Plusieurs marques le figurent dans un écu, ce qui tend une nouvelle fois à démontrer l'étroite interpénétration entre compagnonnages et confréries/corporations, puisque dans ce dernier cadre, c'est précisément l'écu au marteau taillant qui forme l'emblème le plus usuel du corps des tailleurs de pierre, accompagné d'autres outils si ceux-ci appartiennent à une confrérie regroupant plusieurs métiers, comme c'est par exemple le cas à Beaucaire. Notons aussi que nous ignorons le plus souvent à quelle famille – celle des Passants ou celle des Étrangers – appartenaient les auteurs de ces marques ; il est par conséquent difficile de s'appuyer sur telle ou telle variante emblématique pour en tirer des conclusions. Cependant, à l'exception notable du serpent, les éléments emblématiques figurant sur les blasons des Rôles du XVIII^e siècle sont déjà présents, dès le XVII^e, dans les marques de passage³³.



Pont du Gard, XVIII^e siècle.



Saint-Gilles-du-Gard, intérieur de la « vis ».



Dessin F. Lenot in Archives historiques du Compagnonnage



Registre de Beaucaire, 1729.

32. Outre ce que contiennent peut-être les archives toujours conservées, rituellement, par les actuels C.P.T.D.P., bien d'autres figurations du blason ou des outils du tailleur de pierre, avec ou sans écu, seraient intéressantes à recenser, notamment en ce qui concerne les linteaux de portes ornés d'outils. Mais, faute d'inscriptions explicites, la plupart n'appartiennent pas à coup sûr au patrimoine compagnonnique. Néanmoins, une étude exhaustive de ces témoignages serait souhaitable, d'autant qu'un grand nombre datent d'une époque antérieure (XV^e-XVII^e) à celle relativement bien couverte par la documentation (XVIII^e-XIX^e). Nous verrons plus loin, au sujet du monogramme IHS serpentiforme, qu'un tel témoignage s'avère particulièrement précieux. L'on remarquera également que certains de ces témoignages renvoient à des organisations locales de tailleurs de pierre, probablement à caractère compagnonnique ou en contact avec un compagnonnage, sur lesquelles nous sommes à l'heure actuelle très mal documentés; cf. Laurent Bastard, « Les Compagnons tailleurs de pierre, un compagnonnage méconnu », in *Fragments d'histoire du Compagnonnage*, cycle de conférences 1998, Musée du Compagnonnage, Tours, 1994, p.59.

33. Sur les marques de passage et leur iconographie, cf. Jean-Louis Van Belle, *Les marques compagnonniques de passage*, éd. Illustra, Izegem (Belgique), 1994.

II – SYMBOLIQUE

L'interprétation du blason des Compagnons Passants tailleurs de pierre est bien évidemment un exercice périlleux. Les compagnonnages sont, comme chacun sait, des sociétés à caractère initiatique qui cultivent un sens aigu du secret. Si les rites et symboles de la franc-maçonnerie ont donné lieu, très tôt, à un grand nombre de divulgations et de commentaires, il n'est rien de comparable en ce qui concerne les compagnonnages français.

Cependant, une analyse comparative des emblèmes, tenant compte de tous les éléments du contexte, et le simple bon sens permettent de soulever une partie du voile. Par ailleurs, comme nous le verrons plus loin au sujet des symboles de la palme et du serpent entortillé au compas, les Compagnons ont largement emprunté à la symbolique chrétienne du Moyen Âge et de la Renaissance, symbolique classique dont de nombreux textes viennent à peu près éclaircir le sens. Enfin, il n'est pas sans importance de souligner que s'il convient de se méfier des points de vue par trop "ésotériques" (d'autant qu'ils sont généralement alimentés par une familiarité avec la symbolique maçonnique et non avec celle propre aux compagnonnages), à l'inverse, il convient aussi de ne pas nier la présence de tout ésotérisme, sous prétexte que les "opératifs" n'auraient eu ni le loisir ni les capacités à "spéculer"³⁴. Nous verrons un peu plus loin que la géométrie la plus élémentaire offre support à spéculation, au meilleur sens du terme.

De par la richesse et la complexité du sujet, lesquelles obligent à de fréquents développements et à des bifurcations, cette seconde partie de mon étude sera nécessairement touffue, voire quelquefois confuse. Je prie encore une fois le lecteur de bien vouloir m'en excuser.

II.1. Des variantes probablement porteuses de sens

Si l'on ne peut considérer l'ensemble des blasons décrits précédemment comme étant hétérogène, leur diversité ne peut cependant qu'interroger, notamment en ce qui concerne les Rôles puisque ceux-ci sont l'expression même de l'unité du Devoir sur l'ensemble du tour de France.

La volonté implicite des règlements de la fin du XVIII^e siècle de structurer et d'uniformiser les pratiques locales pourrait pourtant être interprétée comme étant l'aveu d'un manque d'homogénéité de la société des Compagnons Passants tailleurs de pierre, lacune que trahirait à sa manière la diversité des blasons. Mais cette interprétation progressiste porte en elle-même sa contradiction.

En effet, d'une part, l'on constate que tous les Rôles du XVIII^e siècle, compris les plus anciens, manifestent précisément, dans la structure héraldique de leurs frontispices, une profonde unité (à défaut d'une uniformité). Ainsi, ce sont toujours trois blasons qui figurent en tête et leur disposition les uns vis-à-vis des autres est toujours identique. D'autres éléments, notamment l'omniprésence³⁵ et la symétrie

34. Le cas des Compagnons tailleurs de pierre est, à cet égard, très révélateur. Nombre d'entre eux sont en réalité des architectes, des ingénieurs, de grands entrepreneurs (cf. Laurent Bastard, « Les Compagnons tailleurs de pierre, un compagnonnage méconnu », *art. cit.*, pp. 57-59). De par leur travail, ils fréquentent nobles et dignitaires ecclésiastiques ; de par leurs connaissances en géométrie et dans les arts et métiers, ils fréquentent aussi savants et artistes. Beaucoup savent lire et écrire.

35. Sauf, toutefois, sur le Rôle de Chalon-sur-Saône, lequel ne comporte aucune autre emblématique que celle des blasons et quelques trophées d'outils.

des thèmes emblématiques du travail et de la reconnaissance du Compagnon arrivant, attestent également de cette unité.

D'autre part, si les textes des règlements de la fin du XVIII^e siècle manifestent durant les années 1770 une volonté délibérée d'uniformisation, comment imaginer que cet effort ne se soit pas également porté sur les représentations et notamment sur le blason de la société ?

❁ Les « remarques »

À bien y réfléchir, la raison de cette diversité se trouve probablement dans une pratique compagnonnique bien connue par ailleurs. Il s'agit des « remarques » dont la connaissance atteste du réel passage du Compagnon par telle ou telle ville, c'est-à-dire de détails, notamment sur le plan architectural, que celui-ci aura nécessairement « remarqués ». Cette pratique est parfaitement attestée, dès le tout début du XVIII^e siècle, chez les Compagnons menuisiers et serruriers du Devoir, notamment au travers de *La petite varlope en vers burlesques*, ouvrage dont l'édition datée la plus complète est de 1755, à Chalon-sur-Saône³⁶.

Chaque métier possédait autrefois ses remarques spécifiques. Ainsi, les Compagnons tailleurs de pierre passant par Avignon ne manquaient pas d'aller admirer la voûte se trouvant juste derrière l'entrée du Palais des Papes, et de se poser la question de l'astuce technique mise en œuvre par leurs devanciers pour faire tenir cette clef pendante qui risque de terrifier durant un court instant celui qui, sans être prévenu, tourne alors son regard en l'air. Chacun connaît également la fameuse « grenouille de Narbonne », rendue célèbre par Mistral³⁷.

Cette pratique des remarques est, aujourd'hui encore, profondément ancrée dans la culture compagnonnique. Elle était et reste à la fois moyen de contrôle des dires de ceux qui se présentent comme étant Compagnons, notamment quant à leurs voyages réels, et support à l'instruction compagnonnique, tant du point de vue technique que du point de vue symbolique. Cette attitude de saine curiosité ne se limite pas aux remarques proprement dites, mais touche également tout ce qui semble digne d'intérêt aux yeux des Compagnons : visitant un édifice ancien, ils seront toujours à l'affût d'un clin d'œil laissé par l'un de leurs lointains prédécesseurs, réels ou supposés ; réalisant un ouvrage, ils trouveront toujours moyen d'y glisser à leur tour une « remarque ».

Or, comme nous savons par les textes des règlements que la vision du Rôle de la ville de Devoir est la clef de voûte du rite de bienvenue (la « tombée ») du Compagnon arrivant, il est probable que la diversité des frontispices et des blasons servait elle aussi de moyen de contrôle quant aux villes de Devoir que l'arrivant prétendait avoir déjà visitées³⁸. Ainsi, celui qui était arrivé « en règle » en Avignon, c'est-à-dire celui qui avait réellement vu le Rôle de cette ville, ne pouvait certainement manquer de se souvenir de la devise « *Labor et Honor* ». Bien évidemment, cela ne présageait en rien du fait qu'il en était reparti avec honneur, mais, dans ce cas, un courrier des Compagnons d'Avignon avait tôt fait de prévenir le tour de France du signallement des « brûlés » et autres fautifs vis-à-vis du Devoir.

36. D'après le préfacier de sa réédition de 1869 chez Gay, à Genève (rééd. en fac-similé par la Librairie du Compagnonnage, Paris, 1991), la première édition de ce texte date probablement de la fin du XVIII^e siècle. Il s'agit d'un poème mettant en scène les outils du menuisier, publié « avec approbation et permission des Compagnons du Devoir ». En annexe figure une « chanson nouvelle du tour de France des Compagnons menuisiers et serruriers » où le périple géographique des Compagnons de ces métiers est décrit de manière précise, évoquant pour chaque ville traversée les éléments remarquables. La pratique des marques de passage est du même coup attestée comme n'étant pas un geste individuel et fantaisiste : « *Nismes est une des plus anciennes, / Il t'y faudra voir les Aresnes, / La Maison carrée tout de bon, / Sans oublier aussi la Tourlemagne, / Et si t'es brave Compagnon, / Il faut aller graver ton nom / Dessus le Temple de Diane.* »

37. Mais, en bon littérateur, Mistral prend ses aises avec les usages compagnonniques et l'histoire : la magnifique grenouille de Narbonne est toujours là, bien installée dans son bénitier, à narquer de son regard moqueur ses tristes consœurs humaines...

38. Les règlements évoquent la détention par le Compagnon d'une « affaire ». Aucun exemplaire ne nous est connu et il est par conséquent très difficile de déterminer dans quelle mesure ce document pouvait permettre au Compagnon de prouver son identité et son parcours. Les passeports compagnonniques qui nous sont connus pour d'autres sociétés datent pour la plupart du XIX^e siècle et portent les cachets des sièges visités. Mais, en tous les cas, ce type de document se double d'une procédure de reconnaissance rituelle très longue et très stricte (les tuilages maçonneries sont des enfantillages par rapport aux reconnaissances compagnonniques !). Au regard des exemples de « cheval », « trait carré », etc. (autres noms donnés au passeport selon les sociétés compagnonniques), il est d'ailleurs probable que « l'affaire » était davantage un certificat de Réception, une sorte de « lettre de course », qu'un passeport proprement dit, du moins à son origine.

39. Les Rôles de certaines villes importantes ne nous sont pas parvenus. Ainsi, notamment, du Rôle de Tours, dont l'existence est pourtant attestée jusqu'au début du XX^e siècle, ou encore de celui de Montpellier.

40. Cette particularité présage peut-être d'une prééminence qu'aurait exercée Avignon aux XVII^e et XVIII^e siècles vis-à-vis des autres villes de Devoir. Il existe en effet dans d'autres corps compagnonniques la notion de « ville de fondation », c'est-à-dire de ville où aurait été fondée telle ou telle société et qui est tenue plus en honneur que les autres villes. Semblable notion n'est pas attestée pour les Compagnons Passants tailleurs de pierre, mais il n'est pas impossible qu'elle ait autrefois existé et que le souvenir s'en soit perdu. Par ailleurs, il faut remarquer que la société des C.P.T.D.P. s'intitule le « Saint Devoir » et exige de

ses membres d'être de fidèles catholiques ; Avignon étant territoire papal, l'on peut imaginer que la ville jouissait dès lors d'un prestige supérieur. L'on soulignera également la prédominance avignonnaise dans les effectifs de la société des Compagnons Passants tailleurs de pierre de Paris au XVIII^e siècle. Par ailleurs, l'on remarquera que l'esquisse cartographique que nous avons pu établir pour cette société compagnonnique (cf. *Travail et Honneur, op. cit.*, p. 155) – esquisse dont la valeur doit probablement être quelque peu corrigée en tenant compte du fait qu'elle a précisément été établie sur la seule base des Rôles avignonnais – fait ressortir, pour les XVIII^e et XIX^e siècles, trois grands foyers compagnonniques : la vallée de la Loire, l'estuaire de la Gironde, la basse vallée du Rhône ou, de manière plus globale, la Provence et le Languedoc. Si le Bordelais possède les plus grands effectifs, ce qui s'explique très bien par le dynamisme économique de cette région à cette époque, il est talonné de très près par Avignon, ville qui était pourtant déjà en plein déclin économique. Enfin, pour clore cette parenthèse, il faut aussi rappeler que l'une des versions de la légende de Maître Jacques, un tailleur de pierre qui serait le fondateur des Compagnons du Devoir, le fait aborder, de retour du chantier du Temple de Salomon, sur les côtes provençales et mourir assassiné à la Sainte-Baume.

41. Je ne prends pas en compte ici le cordon figurant sur le blason du Rôle de Chalon-sur-Saône (1720), attestation absolument unique qui ne rencontre aucun écho dans l'emblématique des Rôles, ni le niveau apparaissant sur le même blason, outil sur lequel j'aurai cependant l'occasion de revenir.

42. Sur ce point et pour toutes les considérations géométriques qui vont suivre, cf. Marc-Reymond Larose, *Le Plan secret d'Hiram*, éd. La Nef de Salomon, Dieulefit, 1998.

43. Les règlements des Rôles d'Avignon, témoins d'une version assez archaïque du règlement des C.P.T.D.P., ne contiennent aucune indication quant à la capacité professionnelle de l'aspirant, pas davantage d'ailleurs en ce qui concerne sa religion et sa moralité (cf. *Travail et Honneur, op. cit.*, pp. 52-70, textes *in extenso*). Mais le règlement de Bordeaux (1778), qui trahit nettement la volonté de codifier plus précisément les règles du Devoir selon le style juridique du temps, débute son chapitre premier par l'article suivant : « *Tout tailleur de pierre qui se présente - ra pour être reçu Compagnon Passant sera tenu de faire preuve de catholicité et de capacité suffisante dans le métier par une ou plusieurs pièces de traits et par le témoignage de Compagnons qui cautionneront qu'il est capable de travailler du marteau.* » Cet article offre une singulière densité d'informations, mais je me contenterai ici de souligner combien c'est la capacité à dessiner qui est mise avant tout à l'honneur, ce qui confirme pleinement le choix des instruments de la géométrie comme blason (par « trait », il faut entendre, chez les tailleurs de pierre, le dessin d'architecture dans son ensemble ; lorsqu'il est nécessaire de préciser, la stéréotomie est généralement qualifiée de « trait géométriques »).

44. Sur ce point, voir, par exemple, le programme d'un concours entre Compagnons Passants et Compagnons Étrangers tailleurs de pierre proposé par Ponge, « La Douceur d'Avignon », en 1784 (texte intégral in *Travail et Honneur, op. cit.*, pp. 338-340). Quatre des cinq épreuves proposées sont relatives au dessin d'architecture, la cinquième seulement comporte en plus de la stéréotomie.

L'on doit également supposer que les frontispices et les blasons servaient de support à l'instruction compagnonnique, et que la présence ou l'absence de tel ou tel élément singulier donnait lieu à explication de la part des Anciens. À cet égard, bien que l'on ignore tout de l'emblématique de certains Rôles disparus³⁹, il semble qu'Avignon possédait le blason le plus « complet »⁴⁰ ; il n'y manque en effet, si l'on considère que tous les blasons des Rôles forment comme un puzzle symbolique, que la représentation de la sphère⁴¹ (cf. le Rôle de Paris de 1726).

Quoi qu'il en soit de la validité de cette hypothèse quant au fait que les variantes sont autant de « remarques », c'est principalement sur la base du blason du plus ancien Rôle d'Avignon que je me risquerai maintenant à faire l'interprétation du blason des Compagnons Passants tailleurs de pierre.

II.2. Le blason de Géométrie

L'on notera tout d'abord – et ce point concerne tout autant l'emblématique maçonnique que celle des compagnonnages – que le cœur du blason figure non pas des *outils* caractéristiques de la profession de tailleur de pierre, mais des *instruments* propres à la géométrie⁴². Bien qu'aucun texte ne vienne appuyer cette interprétation, il apparaît donc comme certain que, comme les maçons opératifs britanniques, les Compagnons tailleurs de pierre français entendaient ainsi honorer avant toute chose le cinquième Art libéral des Anciens, celui de Géométrie.

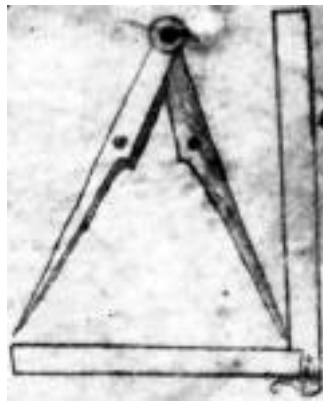
Si cela peut sembler couler de source, cela n'en est pas moins extrêmement important. En effet, au regard des sources compagnonniques du XVIII^e siècle, le métier de Compagnon tailleur de pierre ne doit pas être entendu comme étant le simple exercice de la taille – ce que, au demeurant, les règlements des C.P.T.D.P. du XVIII^e siècle ne mettent guère en avant⁴³ – mais avant tout comme la capacité à concevoir et à dessiner l'édifice tant dans son ensemble (architecture)⁴⁴ que dans ses parties (appareillage, stéréotomie). De même, si l'on se tourne vers l'époque médiévale, le terme de « maçon » désigne davantage le tailleur de pierre que le poseur.

Cela étant admis, l'on notera également qu'il existe une profonde cohérence et hiérarchie entre les trois instruments représentés : le compas, la règle et l'équerre. En réalité, seuls le compas et la règle sont des instruments indispensables aux tracés géométriques, l'équerre étant alors employée par commodité (elle est avant tout un instrument de vérification une fois l'ouvrage en voie d'exécution). Cependant, si l'on considère ces trois instruments non seulement sous l'angle de leur usage mais surtout sous celui des principes graphiques de la géométrie, la trilogie est indissociable et complète en elle-même : le compas permet le tracé des cercles et arcs de cercles ; la règle permet le tracé des droites ; l'équerre est le symbole même de l'angle droit obtenu, selon l'art (par le jeu du compas et de la règle), angle droit qui est le fondement même de toute production architecturale. Le compas étant figuré

ouvert, il est aussi l'image du triangle⁴⁵, autre figure fondamentale de la géométrie et de l'art de bâtir. D'ailleurs, les figures élémentaires de la géométrie qui sont ainsi représentées – cercle, droite, triangle et angle droit (carré, rectangle) – forment ni plus ni moins que le fondement de la géométrie euclidienne toute entière.

L'entrecroisement du compas, de la règle et de l'équerre est par conséquent et avant toute chose l'image par excellence de cette indissociabilité et complétude. Cette trinité forme unité⁴⁶. L'entrecroisement figure aussi, dans le même temps, le mode de fonctionnement du « Trait » : c'est en effet par le croisement alterné des lignes, droites et courbes, que se définissent peu à peu les diverses figures géométriques, les formes du plan. En ce sens tout à fait "fondamental", la *superposition*, quel qu'en soit l'ordre, témoigne d'un appauvrissement quant à la compréhension du symbole de l'entrecroisement, la hiérarchie des trois instruments étant déjà indiquée par leur placement sur la verticale : le compas, la règle, l'équerre⁴⁷.

De plus, les diverses dispositions des instruments de la géométrie, avec ou sans entrecroisement, sont elles-mêmes porteuses de significations géométriques spécifiques⁴⁸. À titre d'exemple et à défaut de pouvoir produire ici des sources documentaires publiques en ce qui concerne le type de disposition employé, par exemple, dans le blason des C.P.T.D.P. d'Avignon, je me contenterai de donner, sans doute pour la première fois, l'explication d'une disposition du compas et de l'équerre qui se rencontre quelquefois dans l'emblématique ancienne des bâtisseurs.



Le dessin que je reproduis maintenant est extrait d'un fort curieux document daté de 1551, provenant de la région d'Avignon mais sans qu'il soit certain que ce soit là sa région d'origine⁴⁹.

À première vue, l'on pourrait croire que cette figuration de l'équerre et du compas est banale et ne possède aucun sens caché. Or, il n'en est rien. Il s'agit ni plus ni moins que d'une remarquable figuration mnémotechnique du tracé du « trait carré en bout », c'est-à-dire de la construction de l'angle droit à l'extrémité d'une droite, tracé important dans l'art de bâtir et qui forme en quelque sorte une ligne de partage entre ceux qui possèdent les rudiments du « Trait » et ceux qui ne les possèdent pas. J'illustrerai cette construction élémentaire par

45. Je n'aborderai pas ici l'intéressante question des divers angles que peut former le compas ouvert.

46. Cette analogie avec le symbole de la Trinité chrétienne n'a évidemment pas échappé aux Compagnons et elle offre, avec tout ce qui est relatif au symbole de la Croix, la matière première à certains développements symboliques.

47. Il n'est évidemment pas à exclure que les diverses superpositions soient porteuses de sens. Cet article étant publié dans une revue essentiellement consacrée aux études maçonniques, il n'est peut-être pas inutile, afin de couper court à tout amalgame, de rappeler que les C.P.T.D.P. sous l'Ancien Régime ne connaissaient qu'un seul "grade" (le terme est ici impropre), celui de Compagnon. L'Aspirant n'est en aucun cas comparable à l'Apprenti-Maçon et, s'il existe par ailleurs un état de Maître Remercié, celui-ci n'est également pas du tout comparable au grade de Maître-Maçon. Par ailleurs, chez les C.P.T.D.P. d'autrefois, il n'existait pas de bipartition entre « Compagnon reçu » et « Compagnon fini », ce dernier état – existant dans d'autres Devoirs et faisant l'objet de cérémonies de Réception spécifiques – ayant été interprété par certains auteurs comme étant l'équivalent maçonnique du grade de Maître-Maçon.

48. En fait, tenant compte de tous les éléments exposés ici ainsi que de sources maçonniques orales, il est possible de faire l'hypothèse que les représentations les plus anciennes de "blasons" de tailleurs de pierre (la remarque est certainement valable pour d'autres métiers), où les outils sont disposés sans ordre apparent et même en un savant désordre, procéderaient néanmoins de la même intention symbolique : *ordo ab chaos* – cette devise maçonnique ayant beaucoup de sens pour un Compagnon initié au Trait... Simplement, emblèmes publics, ils ne dévoilent rien aux profanes de l'ordre que seuls les initiés connaissent et qu'ils doivent recomposer afin de prouver leur appartenance à la confrérie. Certes, ce n'est là qu'une hypothèse, mais un usage tout à fait analogue est parfaitement attesté chez les Compagnons tailleurs de pierre de la *Bauhütte* germanique : l'arrivant dans une loge doit prouver son appartenance à la confrérie par le tracé du « très noble et très juste fondement de la taille de la pierre » et l'inscription de sa marque d'honneur dans celui-ci ; ou encore, il doit exécuter une véritable "danse rituelle" avec les Compagnons de la loge qui se positionnent selon diverses modalités de ce réseau graphique en laissant, à chaque évolution, un point libre que l'arrivant se doit de venir occuper, prouvant ainsi sa parfaite connaissance et des rites et de la géométrie du réseau. Sur les procédures de reconnaissance rituelle de la *Bauhütte*, cf. Franz Rziha, *Études sur les marques de tailleurs de pierre*, trad. fr., coéd. Trédaniel/La Nef de Salomon, Paris-Dieulefit, 1993 ; Friedrich Albert Fallou, *Die Mysterien der Freimaurer*, Leipzig, 1859 ; et surtout, Alfred Schottner, *Des Brauchtum der Steinmetzen in den spätmittelalterlichen Bauhütten und dessen Fortleben und Wandel bis zur heutigen Zeit*, Lit Verlag, Münster-Hamburg, 1994, pp.124-131 (avec illustrations des pas et rituels). Le tableau de loge maçonnique procède probablement, pour partie, du même concept mnémotechnique de "mise en ordre" (cf. Marc-Reymond Larose, *Le Plan secret d'Hiram*, op.cit.).

49. Ce document est conservé par le Musée National de l'Éducation, Rouen. Il s'agit, du moins en apparence, d'une "affiche publicitaire" d'un maître d'école privée enseignant tant l'écriture

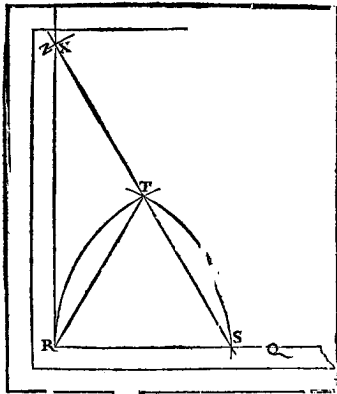
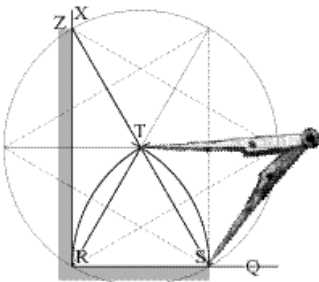
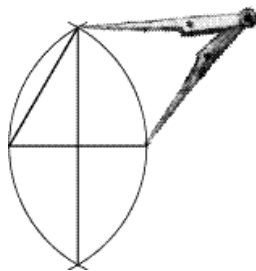


Figure de Philibert De L'Orme.



Développement du tracé de De L'Orme.

Tracé de la perpendiculaire
ou "quatre de chiffre".

que l'arithmétique et la géométrie, mais dont l'ornementation, dominant très largement sur les textes au point de totalement marginaliser, n'est pas sans évoquer un temple "salomonien" – ce que divers détails tendent à accréditer. Précisons que la figure qui fait pendant à cette représentation de la Géométrie n'est autre que construction relative à l'Astronomie.

50. *Architecture de Philibert De L'Orme*, Rouen, 1648, f° 34 v.

51. L'on notera au passage que ce tracé est celui que symbolise le fameux « quatre de chiffre »; cf. Jean-Michel Mathonière, « Remarques à propos du "quatre de chiffre" et du symbolisme géométrique dans les marques de métiers », in *Études sur les marques au quatre de chiffre*, éd. La Nef de Salomon, Dieulefit, 1994, pp. 18-20.

52. D'après Rivius (traducteur de Vitruve en allemand), « le triangle équilatéral est le fondement le plus noble et le plus élevé des tailleurs de pierre » (cité d'après F. Rzih, *Études sur les marques de tailleurs de pierre*, op.cit., p. 56). Ce point m'a été personnellement confirmé et démontré par des sources compagnonniques.

une figure extraite de *L'Architecture*⁵⁰ de Philibert De L'Orme (1514-1570), personnage-clef comme nous le verrons plus loin, et je la compléterai d'un tracé actuel mettant davantage en évidence l'intégralité des principes graphiques et symboliques de cette construction. L'on voit ainsi, de toute évidence, que l'équerre figure l'angle droit recherché, tandis que le compas figure à la fois le triangle équilatéral et les arcs de cercle. Dans le même temps, cette disposition et le tracé ainsi évoqué peuvent servir de rappel mnémotechnique quant à cette autre construction de base qu'est l'établissement de la perpendiculaire au centre d'une droite donnée⁵¹, l'une et l'autre de ces constructions dérivant du même principe géométrique : la relation privilégiée qu'entretiennent le cercle, le triangle équilatéral (figure essentielle selon les Compagnons tailleurs de pierre de la *Bauhütte* germanique⁵²) et l'angle droit. L'on notera, sur la figure développée, que c'est l'hexagone étoilé, le fameux « sceau de Salomon », cher à tous les Compagnons, qui forme le substrat "caché" de ce tracé et de ce symbole.

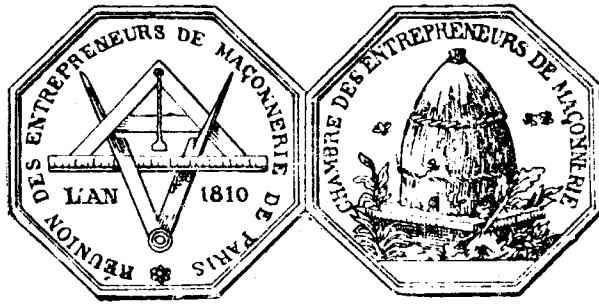
En fait, les diverses modalités de l'entrecroisement du compas, de la règle et de l'équerre renvoient toutes à la construction du « trait carré », c'est-à-dire à la figure de la Croix. Il n'est que de lire le Prologue du *Deuxième Livre de l'Architecture* de Philibert De L'Orme pour se rendre compte de toute l'importance qu'avait cette figure pour les anciens bâtisseurs, et combien ils avaient déjà spéculé à ce sujet – De L'Orme appelant à l'appui de ses commentaires symboliques l'autorité de Marcile Ficin et des Sages de l'ancienne Égypte !



Certains blasons de tailleurs de pierre qu'il est possible d'attribuer avec certitude aux Compagnons Étrangers font d'ailleurs abstraction de l'équerre et insistent davantage encore sur l'essentiel de la géométrie, à savoir sur le jeu du compas et de la règle. Ainsi, par exemple, les pierres tombales de carriers et de tailleurs de pierre que renferme aujourd'hui la petite église de Saint-Fortunat-aux-Monts-Dore, à proximité de Lyon, montrent-elles généralement le seul grand compas d'appareilleur ouvert sur une règle, graduée de manière variable, en l'occurrence symbole du temps et de la mesure qu'il faut observer durant la courte durée impartie à la vie humaine.

Plus fréquente encore, appartenant typiquement à la famille des enfants de Salomon (les Étrangers) au XIX^e siècle, mais fréquemment adoptée par l'emblématique maçonnique – voire par celle qui est relative aux arts et métiers, sans intention symbolique –, la représentation non plus du compas et de l'équerre entrecroisés, mais du compas, souvent tête en bas, et du niveau. L'horizontale est ainsi marquée non par la simple règle mais par la barre transversale du niveau, souvent graduée, tandis que le fil à plomb vient mettre en évidence la descente de cette « Divine perpendiculaire » que le blason des Passants figure pour sa part par un serpent ascensionnel. L'on notera que cette variante avec niveau laisse place, davantage que dans le cas de l'équerre

(liée, rappelons-le, à la vérification de l'exécution), à la construction elle-même, c'est-à-dire à la finalité même de la taille de pierre. J'en reproduis ici deux exemples, le premier étant un jeton de la Chambre des entrepreneurs en maçonnerie de Paris (1810), le second, sans le niveau mais avec le fil à plomb, étant extrait d'une gravure imprimée pour le compte de la confrérie des Compagnons tailleurs de pierre de Paris en 1663, confrérie se réunissant à l'église de Bonne-Nouvelle⁵³.



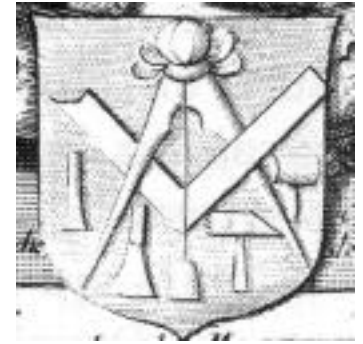
✿ Compas et équerre, théorie et pratique

En ce sens, il est permis de voir également dans l'entrecroisement des seuls compas et équerre, ou compas et niveau, un symbole concernant plus spécifiquement les couples indissociables de la théorie et de la pratique, de la conception (tracé) et de l'exécution. L'importance de cette dualité complémentaire de connaissances/compétences, dont la réunion en un seul corps forme ce qui caractérise par excellence les compagnonnages, est d'ailleurs nettement affirmée au travers d'autres détails emblématiques des Rôles, notamment les représentations du couple géométrie/architecture ou, plus fréquemment encore, plan/élévation⁵⁴.

✿ Tailleurs de pierre, graveurs et imprimeurs

Il faut aussi signaler que le compas seul figure dans un certain nombre de marques d'imprimeurs du XVI^e siècle, telle celle de Christophe Plantin d'Anvers – où l'on remarquera que le phylactère, s'enroulant tel un serpent autour du compas tenu par la main divine, porte une devise qui n'est pas sans évoquer celle des C.P.T.D.P. d'Avignon : « *Labore et Constantia* »⁵⁵. Indépendamment des convergences liées à la symbolique générale, ces "emprunts", dont le sens peut d'ailleurs être bilatéral, ont assez certainement pour cause le fait qu'un grand nombre de graveurs et d'imprimeurs de cette époque avaient initialement une formation architecturale, voire une double activité.

Le cas d'un Vredeman de Vries est, à cet égard, exemplaire. Architecte, paysagiste, dessinateur et graveur, il publia en 1604-1605 un important ouvrage de perspective sur le frontispice architectural



Blason de la confrérie des Compagnons tailleurs de pierre, Paris, 1663.



Marque de Christophe Plantin.

53. À défaut d'une mention plus explicite, Compagnons « Passants » ou « Étrangers », force nous est de considérer ce témoignage comme ressortant simplement du cadre corporatif habituel (mais, comme cela a déjà été souligné au sujet du registre de Beaucaire, la frontière entre compagnonnages, confréries et corporations est certainement bien plus ténue qu'il ne le semblait aux yeux des premiers historiens des compagnonnages).

54. En conclusion provisoire de ce point, il me semble important de souligner qu'il reste à faire une étude exhaustive et analytique des représentations d'outils et d'instruments de la géométrie entrecroisés, tant dans le contexte des compagnonnages que dans celui de la franc-maçonnerie. En effet, l'histoire de l'emploi de cette emblématique par les francs-maçons spéculatifs est susceptible de fournir d'intéressants éclaircissements quant aux influences et aux liens éventuels de ceux-ci avec le métier, non seulement en ce qui concerne les origines britanniques, mais aussi en ce qui concerne la genèse de la franc-maçonnerie française.

55. Cf. *Travail et Honneur*, op.cit., pp.238-239, et aussi pp.99 et 127.



Page-frontispice de la seconde partie du traité de *Perspective* de Vredeman de Vries, 1605.

L'auteur fait suivre le titre, gravé en même temps que le frontispice, d'un argumentaire expliquant ce qu'est la perspective – argumentaire imprimé en plusieurs langues, sous forme d'une gravure en surimpression. Le texte français indique que la perspective est, « fort utile & nécessaire », à divers métiers, dont bien sûr les tailleurs de pierre. Sur l'exemplaire reproduit ici (collection privée), il est intéressant de noter qu'une troisième gravure a été surimprimée afin d'orner les espaces libres de branches de rosiers fleuris. De Vries ayant également participé aux gravures venant illustrer *L'Amphithéâtre d'Éternelle Sagesse* d'Heinrich Khunrath, ce curieux semis de roses posséderait-il un rapport avec l'émergence, quelques années plus tard, du mythe de la Rose-Croix ? L'on notera aussi la présence de la couronne fleurie suspendue sous l'arc, thème fréquent dans l'emblématique compagnonnique et participant de certains rituels de Réception.

^{55 bis}. Un groupe de sept « putti », désigné du doigt par Hermès, soutient en l'air deux madriers, disposés en forme de compas ou de fausse équerre, dans lesquels vient s'entortiller un phylactère portant la devise suivante : « *Ille Sapientia regnat in arce* » – « La Sagesse règne dans cette enceinte » – témoignant encore une fois des rapports symboliques étroits qui unissent les thèmes évoqués ici. Une maxime des C.P.T.D.P. de 1844 s'en fait encore l'écho : « Nous voici dans l'enceinte où règne la Sagesse » (*Travail et Honneur*, p.268).

duquel figurent deux blasons tout à fait remarquables : d'une part, un compas dans les jambes duquel s'entrecroisent, en forme de fausse équerre, les burins du graveur, le tout entouré d'une couronne d'olivier ; d'autre part, un compas dans les jambes duquel s'entrecroisent, toujours selon la forme de la fausse équerre, les pinceaux du peintre, le tout entouré cette fois d'une couronne de palmes. De plus, l'on remarque de part et d'autre des colonnes encadrant le titre, à l'aplomb de ces blasons, à gauche un trophée constitué des outils du tailleur de pierre-maçon-sculpteur, à droite un trophée constitué des outils du peintre-dessinateur.

Un détail d'une gravure de Claude Audran (1597-1675), représentant « La Primatie de l'Église d'Arles », est lui aussi significatif : Hermès-Mercure conduit le cortège tenant en main le caducée, l'équerre et le compas. L'arrière-plan de la gravure représente le chantier où s'activent des « putti » – par lesquels les C.P.T.D.P. aiment à se représenter ; les façades de l'édifice sont ornées de palmes entrecroisées et d'une balance^{55 bis}.



De tels exemples montrent qu'à l'évidence existait en Europe, au plus tard dès la fin du XVI^e siècle, une interpénétration entre "opératifs" et "spéculatifs" (si tant est que, à cette époque, ces qualificatifs aient eu véritablement un sens) qui n'est sans doute pas étrangère au processus qui aboutira à la naissance de la franc-maçonnerie spéculative.

Nous reviendrons plus loin sur le symbole du compas, qui est également instrument de mesure et de report, examiné sous un autre "angle" qui n'est cependant pas sans rapport avec la géométrie.

II.3. Les couronnes végétales

Occupons-nous maintenant d'un élément du blason dont l'importance est considérable, alors même qu'elle ne s'impose pas au premier regard. Il s'agit des végétaux qui l'encadrent et qui pourraient passer pour un simple élément "décoratif". Il n'en est rien.

Notons tout d'abord qu'il existe des variantes dans le choix des végétaux encadrant comme une couronne le blason. Nous avons vu qu'il s'agissait tantôt de rameaux d'olivier, tantôt de branches de chêne, mais le plus souvent de palmes. L'on pourrait croire que toutes ces variantes n'ont peut-être pour cause que l'emprunt par les Compagnons à des formes décoratives qui étaient déjà largement "à la mode" au XVIII^e siècle, formes que, précisément, ils étaient fréquemment amenés à employer dans leurs travaux de sculpture ornementale dans les édifices qu'ils concevaient et construisaient. Cependant, à l'origine de ces formes, qu'elles aient été connues de longue date dans les compagnonnages ou qu'elles aient été empruntées, il n'en demeure pas moins qu'il y a une intention symbolique.



Palmes encadrant un monogramme, Beaucaire, XVIII^e siècle.

Les branches de chêne sont un symbole extrêmement ancien de la force – divers symboles de celle-ci, notamment Hercule, apparaissant dans l'emblématique des frontispices de Rôles. Il importe peu de développer ici toutes les considérations symboliques afférentes. Soulignons simplement que, en ce qui concerne les tailleurs de pierre en général, deux emplois de la symbolique du chêne sont à remarquer tout particulièrement, qui tendent à montrer que son emploi dans l'emblématique des Rôles n'est pas fortuite : d'une part, la feuille de chêne est l'une des plus curieuses marques de tailleur de pierre qui se rencontrent à la basilique de Vézelay (XII^e s.) ; d'autre part, le gland de chêne est l'ornement terminal des cordons des cannes de Compagnons tailleurs de pierre, cannes dont malheureusement nous ne possédons pas d'échantillon antérieur au XIX^e siècle.

Quant à l'olivier, il est lui aussi un symbole extrêmement répandu et ancien de la paix, de la sagesse et de la lumière⁵⁶.

Là aussi, je renoncerai à développer davantage. Il suffira de noter que, dans un cas comme dans l'autre, ces végétaux s'accordent parfaitement avec la symbolique compagnonnique et avec l'idéal du Devoir,

56. Cette dernière signification pouvant sans aucun doute être mise en rapport avec le fait que la Réception est, comme en Maçonnerie, assimilée à l'acte de «donner la Lumière»

idéal qu'à défaut de textes explicites, les vertus employées pour former les surnoms des Compagnons permettent d'assez bien cerner⁵⁷. Leur entrelacement sous forme de couronne, par exemple dans le cachet des C.P.T.D.P. des années 1840, peut donc s'interpréter comme « Force et Sagesse », sans qu'il s'agisse nécessairement de la trace d'une influence maçonnique puisque des emblèmes relatifs à la Force (Hercule) et à la Sagesse (Minerve) sont d'emploi assez constant dans les Rôles du XVIII^e siècle, y compris ceux qui sont antérieurs à l'introduction de la franc-maçonnerie en France⁵⁸.

Notons qu'il apparaît aussi accessoirement des couronnes de laurier, très ancien symbole de la victoire (cf. le blason du Rôle de Bordeaux, 1778).

Indépendamment de ses variétés, le thème de la couronne végétale ou florale est omniprésent dans l'emblématique compagnonnique. Ayant déjà traité de ce point dans mon article sur « Compagnons du Saint-Devoir et bâtisseurs de cathédrales », je rappellerais simplement qu'il s'agit là, tant dans la symbolique compagnonnique que chrétienne en général, de la représentation de l'accès à l'état céleste par l'exercice des Vertus (cf. *I Corinthiens*, IX, 24-25).

Mais venons-en maintenant au végétal qui apparaît de la manière la plus constante, la palme, et qui mérite un plus large développement.

II.4. Le serpent de la Prudence et la palme de l'Honneur

L'interprétation de la palme se fondera non pas sur les considérations générales qu'il est possible de faire sur ce symbole lui aussi très ancien, notamment en tant qu'emblème des martyrs⁵⁹, mais sur un texte dont on peut considérer qu'il est si ce n'est compagnonnique, du moins qu'il est, soit inspiré par le Devoir des tailleurs de pierre, soit, mais c'est moins probable, parmi les sources de celui-ci. Ce témoignage est l'exemple même de l'intérêt qu'il y a, ainsi que je le soulignais en introduction, de rechercher méthodiquement quelles peuvent être les racines des éléments qui nous sont connus.

Il s'agit d'un texte et d'une gravure extraits des traités d'architecture⁶⁰ de Philibert De L'Orme (ou Delorme), personnage dont il a déjà été question plus haut. L'auteur commente longuement un emblème de sa composition, représentant un architecte sortant d'une caverne et tenant le compas d'appareilleur autour duquel s'entortille une couleuvre ; à ses pieds sont de nombreux cailloux pointus et devant lui est un palmier. Une devise latine encadre la figure : *Artificem doctum discrimina mille morantur, dum celer ad palmam quærit ab arte viam* – « De mille peines et mille empêchements est retardé l'Artisan docte et sage, quand par son Art, savoir et instruments, il cherche vers la Palme le passage », selon la traduction qu'en donne Philibert De L'Orme lui-même. Au fronton du tableau dans lequel prend place la composition, l'on peut également remarquer un caducée et une trompette de la Renommée, de part et d'autre d'un buste d'Hermès⁶¹.

Résumons les trois pages que l'auteur consacre à cet emblème :

57. Cf. *Travail et Honneur*, op.cit., pp.148-151 (Le palmarès des vertus). Sur les 1037 noms de Compagnons figurant sur les Rôles d'Avignon apparaît seulement une quarantaine de variantes du surnom, la plus grande partie étant constitué par une vertu ou un trait de caractère moral positif. Arrivent largement en tête les surnoms de « La Prudence », « La Fidélité », « La Franchise », « La Pensée », « La Vertu », « Joli Cœur », « La Sagesse », « La Constance », « L'Assurance », « La Sincérité », « La Tendresse », « L'Espérance », « La Douceur ».

58. Ce n'est pas ici le lieu et le moment de débattre de savoir quelles sont les dates et conditions exactes de cette introduction, ni de faire l'hypothèse qu'aurait déjà existé, avant l'apport anglais, une forme de Maçonnerie (opérative?) française. C'est une question qui manque de données documentaires et qui est trop complexe pour être développée ici, même si elle possède un rapport avec notre sujet.

59. C'est ici le lieu d'évoquer très brièvement les Quatre Saints Couronnés. Si ces martyrs furent les saints protecteurs de nombreuses organisations de tailleurs de pierre en Europe – ce sont notamment eux qu'honorent les Compagnons de la *Bauhütte* germanique – tel n'est pas le cas chez les C.P.T.D.P. Ceux-ci se placent en effet sous l'invocation de l'Ascension (cf. *Travail et Honneur*, op.cit., pp.156-161).

60. Je me suis ici servi de l'édition de Rouen de 1648, reprintée en 1981 par Pierre Mardaga. L'édition originale est de 1567, à Paris.

61. L'on notera aussi la présence, sur la tablette du fronton, d'une discrète marque gravée dans la pierre qui pourrait bien être celle de Philibert De L'Orme, fils d'un maître maçon de Lyon (c'est-à-dire d'un tailleur de pierre) et lui-même finalement rien d'autre qu'un maître maçon s'étant élevé au rang d'architecte.



Emblème de l'architecte ;
Second livre de l'Architecture
 de Philibert De L'Orme, éd. de 1648.

« [...] un compas entortillé d'un serpent, pour signifier qu'il [l'architecte] doit mesurer et compasser toutes ses affaires et toutes ses œuvres et ouvrages, avec une prudence et mûre délibération [...] » Il poursuit : « Prudence, dis-je, telle que le Serpent la figure, et est commandée et recommandée par Jésus-Christ en son Évangile, disant : [...] c'est-à-dire, Soyez prudents ainsi que les serpents et simples comme les colombes⁶². » Plus loin, il précise que la palme, représentée sur la gravure par le palmier, est le but auquel doit viser l'artisan et signifie gloire, *honneur* et victoire. La présence du caducée d'Hermès est également expliquée : il désigne le caractère « mercurien » des Sciences et des Arts. La trompette est pour sa part l'emblème de la renommée que l'artisan peut espérer de par son talent ; les cailloux pointus sont le symbole des difficultés et des obstacles. Quant à la « caverne ou lieu obscur », De L'Orme déclare qu'elle représente le lieu d'étude, de contemplation et solitude⁶³.

Nous avons là une explication particulièrement pertinente de l'élément le plus curieux du blason des C.P.T.D.P., le serpent, une explication qui montre qu'aucun détail ne doit être négligé car porteur de sens. Sans minimiser pour cela l'analogie entre le blason et la Géométrie, le cinquième Art libéral des anciens⁶⁴, il apparaît en effet que le serpent et le compas sont deux des attributs caractéristiques de la Prudence, vertu cardinale, dans l'iconographie du Moyen Âge et de la Renaissance. Comme le souligne Laurent Bastard, « faut-il s'étonner dès lors que le surnom le plus fréquent chez les anciens Compagnons tailleurs de pierre était précisément... la Prudence ? »⁶⁵

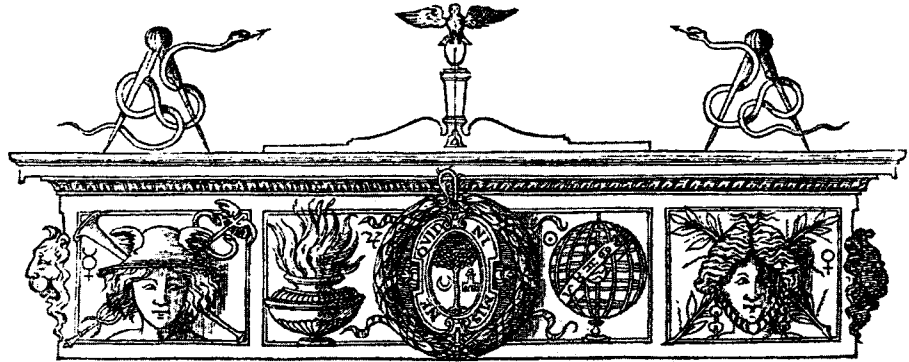
Ce symbole du compas et du serpent entortillé est en tout cas important pour De L'Orme puisqu'il figure également sur le bandeau de la première page de son *Huitième Livre de l'Architecture* (éd. de 1567), en compagnie d'autres symboles : le niveau, surmonté ici d'une colombe qui rappelle non seulement le texte de Matthieu mais sans doute aussi le Saint-Esprit – n'oublions pas que la perpendiculaire est

62. *Matthieu*, X, 16.

63. Il est bien évidemment tentant de rapprocher cette caverne de ce que la franc-maçonnerie connaît sous le nom de « cabinet de réflexion ». En tout cas, les Réceptions compagnonniques des tailleurs de pierre ont généralement lieu dans des grottes, des carrières ou des caves, autant de lieux qui peuvent représenter les entrailles de la terre dont est extraite la matière première de leur art. Quant à toutes les autres considérations symboliques relatives à la caverne, je pense qu'elles sont suffisamment bien connues des lecteurs pour ne pas m'y attarder.

64. Il n'est pas à exclure que ce rapport symbolique entre compas et serpent, ou compas et caducée, au travers de la thématique de la Prudence ainsi que le caractère mercurien des Sciences et des Arts, soit plus ou moins à l'origine de la forme « serpentine » ou « caducéenne » qu'affectent certains compas médiévaux (cf. le célèbre compas de Libergier). En tout cas, c'est certainement là la cause du fait que la plupart des beaux compas anciens présentent, et ce jusqu'au tout début du XIX^e siècle, une ornementation serpentine au niveau de la jonction entre les branches et les pointes.

65. Laurent Bastard, « Les Compagnons tailleurs de pierre, un compagnonnage méconnu », in *Fragments d'histoire du Compagnonnage, art.cit.*, p.52.



Bandeau du *Huitième livre de l'Architecture* de Philibert De L'Orme, éd. de 1567.

« divine » ; la sphère armillaire – plusieurs hiéroglyphes des planètes sont également présents ; le pot à feu (qui se rencontre également quelquefois dans l'emblématique des C.P.T.D.P.) ; le buste d'Hermès accompagné du caducée et de la trompette de la Renommée ; le buste de Minerve ou de Vénus (?) accompagné de palmes ; des têtes de lions (emblème classique de la Force) ; et, au centre, dans une couronne de lauriers, le blason et la devise de Philibert De L'Orme.

Concernant le rapport symbolique entre le compas et la Prudence, l'on se contentera ici de noter qu'il se fonde non seulement sur le rapport existant entre le cercle et la circonspection, mais aussi sur l'usage de cet instrument comme moyen de prise d'une mesure et de report exact de celle-ci – *Prudentia* en latin signifie « l'expérience ». À ce titre, il forme un emblème non seulement de la Raison mais également du prototype, c'est-à-dire à la fois du modèle initial et de l'objectif à atteindre. Conjointement à la prééminence de la courbe dans la nature et du cercle dans la géométrie, c'est sans doute aussi pour cette raison qu'il est l'emblème même du Grand Architecte œuvrant à la création du Monde dans l'iconographie médiévale. Nous verrons d'ailleurs un peu plus loin que cette figuration prend sa source dans un texte biblique possédant d'étroits rapports avec le sujet présent.

Ce rapport symbolique entre compas, serpent et Prudence mériterait d'être davantage développé, tant l'iconographie et les textes sont abondants. Mais ce serait sans aucun doute déborder trop largement le cadre de cette étude. Aussi me contenterai-je d'en explorer seulement un témoignage particulièrement explicite et intéressant. Celui-ci vient en effet nous fournir une lumière nouvelle quant à un qualificatif traditionnel de la Maçonnerie, dès l'époque opérative, qualificatif que nous avons déjà évoqué au sujet de l'apparition d'une couronne sur certains blasons des C.P.T.D.P., celui d'« Art royal ».

Rappelons brièvement que cette dénomination est attestée dans les *Old Charges* et s'expliquerait par le fait que, d'une part, les rois furent de grands bâtisseurs et protecteurs des Maçons, et, d'autre part, si l'on en croit le légendaire maçonnique, par le fait que les fils de Pharaon, confrontés à la nécessité de gagner leur vie par leur travail, apprirent d'Euclide les fondements de la géométrie et devinrent maçons. Ces explications offrent des perspectives intéressantes, mais ne sont pas totalement satisfaisantes.

✿ Aux sources de l'Art royal

Concernant l'emblématique de la Prudence, Laurent Bastard cite une très belle miniature d'un manuscrit réalisé pour Louise de Savoie vers 1510, figurant la Prudence avec un grand compas. De l'autre main, elle tient un écu sur lequel sont figurés divers emblèmes⁶⁶. Parmi eux figurent notamment le serpent et une couronne. Presque tous les détails de la miniature, dont aucun n'est insignifiant, renvoient sans aucun doute au huitième chapitre du *Livre des Proverbes*, relatif à la Sagesse.

Ainsi, du paysage de la miniature :

« N'est-ce pas la Sagesse qui appelle? et l'intelligence qui donne de la voix ?

Au sommet des hauteurs qui dominant la route, à la croisée des chemins, elle se dresse ;

près des portes qui ouvrent sur la cité, sur les lieux de passage, elle crie :

“C'est vous, braves gens, que j'appelle ; ma voix s'adresse à vous les hommes.

Niais, apprenez la prudence, insensés, apprenez le bon sens. »

(*Proverbes*, 8, 1-5)

Ainsi encore de la plupart des emblèmes ornant l'écu :

« Moi, la Sagesse, j'ai pour demeure la prudence. J'ai découvert la science de l'opportunité.

– Craindre le Seigneur, c'est haïr le mal. – L'orgueil, l'arrogance, le chemin du mal et la bouche perverse, je les hais.

Je détiens conseil et succès; à moi l'intelligence, à moi la puissance.

Par moi règnent les rois et les grands fixent de justes décrets.

Par moi les princes gouvernent et les notables sont tous de justes juges.

[...]

Richesse et gloire sont avec moi, fortune séculaire et prospérité. »

(*Proverbes*, 8, 12-18)

Mais, surtout, ce chapitre des *Proverbes* est d'une importance capitale quant à la compréhension de la vocation spirituelle des bâtisseurs. Car c'est en effet celui qui comporte, des versets 22 à 31, entre autres analogies relatives à la géométrie et à l'importance de l'art de bâtir, le passage suivant où Dieu est envisagé comme Grand Architecte :

« Quand Il affermit les cieux, moi, j'étais là,

quand Il grava un cercle face à l'abîme,

[...]

quand Il traça les fondements de la terre.

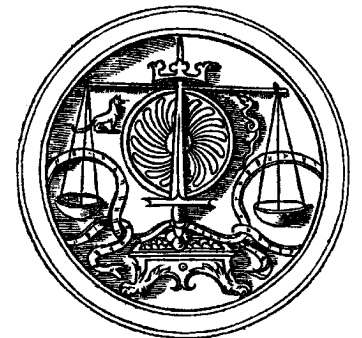
Je fus maître d'œuvre à son côté [...] »

(*Proverbes*, 8, 27-30)



© BNF

66. Anne-Marie Lecoq et Jacques Roubaud ont montré, dans l'étude qu'ils ont consacrée à ce manuscrit (B.n.F. mns Fr. 12247), que l'*emblemata* de l'écu était largement inspiré par l'un de



ceux du *Songe de Poliphile* (éd. originale, Venise, 1499); cf. A.-M. Lecoq et J. Roubaud, « Les hiéroglyphes du Songe », in *FMR*, éd. française, n° 14, mai-juin 1988, Franco Maria Ricci éd., pp. 15-42 (magnifique iconographie en couleurs).

Le Grand Architecte.
Dessin de l'auteur d'après une Bible du XIII^e s.



Si l'on admet que ce texte biblique – qui est l'œuvre (réelle ou supposée, peu importe ici) de Salomon, le bâtisseur du temple de Jérusalem – est l'une des sources d'inspiration majeures auxquelles puisèrent les C.P.T.D.P., la présence de couronnes "temporelles" dans leur emblématique pourrait dès lors s'expliquer sans avoir recours aux influences maçonniques (néanmoins bien réelles en certains cas; cf. le *Rôle d'Avignon* de 1782) – et l'on pourrait plutôt parler de confluence que d'influence : « Par moi [la Sagesse, celle qui fut maître d'œuvre au côté du Grand Architecte] règnent les rois [...] Par moi gouvernent les princes... » De fait, cela signifie que les C.P.T.D.P., comme les Maçons opératifs britanniques, envisageaient leur « Art » comme étant « royal ». L'expression fut-elle employée ? Seules de nouvelles découvertes documentaires permettront, peut-être, de répondre à cette question qui n'est pas sans importance.

En tous les cas, c'est de toute évidence dans ce passage de la Bible qu'il convient de rechercher la signification première et exacte de l'expression « Art royal » pour désigner la Géométrie/Maçonnerie dans les *Old Charges*.

II.5. *Labor et Honor*

Le texte de Philibert De L'Orme nous amène à traiter maintenant, pour conclure ce tour d'horizon symbolique, de la devise figurant sur le blason des C.P.T.D.P. d'Avignon : « *Labor et Honor* ». Nous avons vu que, selon De L'Orme, la palme est l'emblème de l'honneur (*Honor*) auquel doit viser l'artisan, par son travail (*Labor*). L'on pourrait s'arrêter à ce décryptage dont le sens coule de source. En effet, quoi de plus normal que de voir les Compagnons, qu'ils soient tailleurs de pierre ou d'un autre métier, adopter une telle devise ? D'ailleurs, bien que cela en soit actuellement l'unique attestation, l'on peut supposer qu'il s'agit en réalité de la devise des Compagnons Passants tailleurs de pierre dans leur ensemble et non pour Avignon seulement, car elle possède un écho constant dans l'iconographie des frontispices de tous les Rôles connus : ceux-ci comportent toujours, à main gauche, une représentation d'un ou plusieurs tailleurs de pierre au *travail*, et, à main droite, une représentation de deux tailleurs de pierre procédant ou s'appropriant à procéder à l'accolade fraternelle – l'appartenance à la société compagnonnique, sanctionnée par cette accolade, étant synonyme, d'après les termes mêmes des reconnaissances rituelles, d'*honneur*⁶⁷. D'autres formes de cette devise (par exemple « Honneur au travail »)

67. Pour plus de détails concernant cette intéressante répartition systématique gauche/droite des thèmes du travail et de la reconnaissance de l'arrivant, cf. *Travail et Honneur, op.cit.*, chapitre « *Labor & Honor* », pp.94-99.

attestent d'ailleurs qu'il s'agit peut-être là de la devise générale des Compagnons du Devoir sous l'Ancien Régime.

✻ L'Honneur et le droit au blason

Il est cependant un point qui laisse à penser qu'il ne faut pas s'en tenir là. En effet, il est une forme de l'intitulé par lequel se désignent traditionnellement les C.P.T.D.P. qui est particulièrement intéressante : « Les *Honnêtes* Compagnons Passants tailleurs de pierre »⁶⁸. L'honnêteté ici mise en évidence n'est pas tant la qualité de celui qui ne commet pas de vols et grivèleries que, conformément à l'étymologie du terme, celle de celui qui se conduit avec honneur. La nuance est subtile, certes, mais elle n'est pas sans avoir une grande importance au regard de l'emploi du terme « Honneur » dans la devise⁶⁹. D'autant que le qualificatif « d'Honnêtes Compagnons » est également employé dans les compagnonnages germaniques, tandis que la marque décernée au Compagnon tailleur de pierre par la *Bauhütte* est précisément qualifiée de « marque d'Honneur ». L'on voit donc que la notion d'honneur est véritablement au centre de l'éthique compagnonnique, depuis une époque assez ancienne puisqu'elle se rencontre indifféremment chez les Compagnons germaniques et français, c'est-à-dire depuis une époque remontant pour le moins à l'expansion initiale, depuis la France, du style gothique et que l'on peut légitimement supposer être si ce n'est celle de la « naissance » des compagnonnages, du moins celle où diverses racines se sont nouées pour leur donner une forme proche de celle qui nous est attestée aux XVII^e-XVIII^e siècles.

Au sujet de ces racines, le fait que *Honor* figure ainsi en bonne place dans la devise des tailleurs de pierre suggère qu'il a probablement existé un rapport étroit entre Compagnonnage et Chevalerie à l'époque médiévale – l'Honneur étant le fondement même de cette dernière. En fait, à bien considérer ce que nous connaissons de l'idéal des uns et des autres, l'on peut, l'on doit même faire l'hypothèse que les compagnonnages étaient « à l'origine » ni plus ni moins que des « ordres artisanaux », de la même manière qu'il existait alors des ordres chevaleresques et des ordres religieux. Ce probable rapport entre « noble Métier » (ou « Art royal ») et Chevalerie permet également de donner un autre sens au blasonnement compagnonnique que celui résultant du simple fait que, le blason n'étant autrefois aucunement réservé à la noblesse, tout le monde ou presque pouvait s'en doter, au gré de ses goûts et connaissances héraldiques. Ce « droit au blason » de par l'attachement sans faille à l'Honneur chevaleresque est encore très sensible chez les Compagnons républicains du XIX^e siècle, ainsi qu'en témoigne par exemple cet extrait d'une chanson (1864) de Pierre Callas, « Languedocien l'Ami des Filles », Compagnon cordier du Devoir :

« Sans être duc, baron, marquis ou comte,
Nous, Compagnons, nous avons un blason.
Depuis longtemps nous le portons sans honte,
Car il est pur de toute trahison ! »

68. Les occurrences anciennes de cette désignation sont peu nombreuses. Elle est néanmoins attestée par le Rôle d'Avignon de 1782.

69. « En *Som. théol.* II-II, 145, saint Thomas rattache la notion de *honestas* à celle d'honneur, de dignité, et il précise (art. 2) que *honestum* et *decorum* signifient la même chose et concernent la « beauté spirituelle » (*spirituali decori*), en référence à saint Augustin : « je dénomme *honnête* la beauté intelligible que nous appelons proprement spirituelle » Je cite là un extrait de la présentation par Jacques Thomas de la traduction du texte d'Ananda K. Coomaraswamy, *La théorie médiévale de la Beauté*, coéd. Arché/Éditions/La Nef de Salomon, 1997. Il est intéressant de noter que, dans le vocabulaire de la scolastique médiévale, contemporaine de l'édification des cathédrales, les notions d'Honneur, d'honnêteté et de Beauté sont synonymes. L'on retrouve là encore un témoignage de l'éminente importance de l'art sacré, notamment de l'architecture.

✿ Le travail comme voie du Salut

Il nous faut aussi dire quelques mots au sujet de *Labor*, tant l'évidence que ce terme se rapporte au travail risque de ne pas en faire percevoir tout le sens profond. En effet, *Labor* possède non seulement le sens de travail, mais aussi et avant tout celui d'une action *pénible*. Dans le cadre de la civilisation chrétienne, le travail est en effet porteur d'une dimension *pénitentielle*; souvenons-nous de la malédiction divine consécutive au péché originel : « C'est par un *travail pénible* que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie. [...] C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain [...] » (*Genèse*, II, 17-19). Mais le Christ s'incarne dans la modeste famille d'un charpentier et, du même coup, bien que restant un acte de pénitence, le travail acquiert dans le christianisme ses lettres de noblesse. Sa dimension salvatrice – puisque, en définitive, c'est là le but de toute pénitence – est d'ailleurs bien mise en évidence par la devise de saint Benoît : *Ora et labora* – « Prie et travaille » – où, selon une herméneutique attestée par les textes alchimiques, l'on remarquera que *Ora* se répète dans la seconde partie de *Labora*, suggérant de la sorte que le travail est une forme de prière.

De fait, comme dans certaines communautés monastiques – notamment les Bénédictins auxquels les traditions compagnonniques attribuent un grand rôle quant à la genèse du Devoir des charpentiers⁷⁰ – l'on doit souligner le fait que l'idéal compagnonnique repose avant tout sur le travail, celui-ci étant envisagé non comme un asservissement mais comme une méthode d'accomplissement, une forme active de spiritualité « engagée dans le siècle ».

Compte tenu de tout ce que nous avons entrevu de la spiritualité des anciens C.P.T.D.P. au travers de la symbolique de leur blason, il n'est donc rien d'étonnant à entendre une ancienne chanson compagnonnique dire : « Il faut que leur devoir soit bien mystérieux, aussitôt qu'ils sont morts, ils s'en vont droit aux cieux »⁷¹.



III – QUELQUES HYPOTHÈSES

✿ Toujours le serpent...

Enfin, pour conclure ces quelques aperçus sur une riche matière, il est important de faire l'hypothèse que deux emblèmes chrétiens médiévaux, présentant des caractères serpentiformes, sont probablement en relation avec les Compagnons tailleurs de pierre et leur blason⁷². Notons en effet que, étant admis que les compagnonnages sont plus anciens que ce que laissent supposer les tardives attestations formelles de leur existence, le blason qui nous occupe ici a nécessairement été précédé d'autres formes. Si celles-ci nous sont inconnues, c'est peut-être tout simplement parce qu'elles se présentent sous un aspect différent de celui auquel nous sommes habitués (instruments géométriques entrecroisés), voire sous un aspect anodin, susceptible de se confondre

70. L'une des variantes du légendaire compagnonnique voit en effet dans le Père Soubise, fondateur des Compagnons Passants charpentiers, un moine bénédictin qui leur aurait enseigné le Trait.

71. Cette chanson, recueillie dans les Côtes-du-Nord, est citée par Paul Sébillot, in *Légendes et curiosités des métiers*, Flammarion, 1894-1895.

72. Laurent Bastard (in « Les Compagnons tailleurs de pierre, un compagnonnage méconnu », *art. cit.*) s'est déjà fait l'écho de cette hypothèse commune.

avec des symboles connus par ailleurs. Mais le serpent, toujours lui, est peut-être à même de nous servir de guide.

✿ Le chrisme compagnonnique ?

Le serpent apparaît ainsi, plus ou moins explicitement, dans le dessin de la lettre S figurant quelquefois sur le chrisme à l'époque romane, symbole dont les connotations cosmo-géométriques ne sont pas sans rapport avec l'ésotérisme des compagnonnages, notamment celui des Compagnons Étrangers tailleurs de pierre⁷³. Cette lettre S est alors l'initiale de *Spiritus*, le Saint-Esprit, dont le symbole habituel est la colombe – mais le texte déjà cité de l'Évangile selon Matthieu introduit précisément un rapport entre les deux symboles : « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes. »⁷⁴ Si le symbole du serpent est fréquemment rattaché au Mal (*Genèse*, 3, 1-5) – et à la Connaissance –, il est aussi une préfiguration du Christ (cf. notamment le serpent d'airain, *Nombres*, 21, 7-9)⁷⁵. L'on notera d'ailleurs que, tenant compte de ce qui a été dit au sujet de la relation entre l'entrecroisement des instruments de la géométrie et la croix, le symbole du serpent d'airain élevé en croix offre une analogie étroite avec le serpent dressé au travers des instruments du blason.

Concernant la riche symbolique du chrisme, monogramme formé des deux premières lettres du nom du Christ en grec, X et P, auxquelles s'ajoutent souvent l'Alpha et l'Oméga grecs (*Apocalypse*, I, 8 et XXII, 13), précisons que celle-ci se fonde, d'une part, sur celle des six directions de l'espace (cf. *Les Homélie clémentines*, trad. fr. par A. Siouville, Paris, éd. Rieder, 1933, Homélie XVII, 9, pp. 323-324) et, d'autre part, sur la symbolique des lettres grecques (cf. *Les Mystères des lettres grecques*, trad. A. Hebbelynck, coéd. Istas-Leroux, Louvain-Paris, 1902). Si la possible confluence de la symbolique spatiale du chrisme avec la géométrie employée par les tailleurs de pierre coule de source, il faut noter que ce qui concerne la science des lettres, sujet beaucoup plus ésotérique, n'est aucunement moins probable. En effet, l'on soulignera, d'une part, que la symbolique de l'Alpha telle qu'elle est exprimée dans l'*Apocalypse* prend racine dans le passage de *Proverbes* déjà cité (8, 27-30), où Dieu est désigné comme étant le Grand Architecte traçant les fondements de la Création, et que, d'autre part, c'est le plus souvent par le moyen de lettres – et plus particulièrement le A, surabondant – que les tailleurs de pierre, surtout à l'époque romane (celle où l'emploi du symbole du chrisme connut son apogée), marquaient leurs travaux.

Ce n'est évidemment pas dire que tous les chrismes romans seraient autant de blasons de Compagnons tailleurs de pierre, mais, tout simplement, que ce symbole largement répandu possédait pour eux des significations plus particulières et qu'il a pu en certains cas leur servir de « blason ».

✿ Le monogramme IHS serpentiforme

Si cette première hypothèse demeure fragile, la seconde est beaucoup plus probante. Le serpent apparaît également dans une variante



Cliché J.-M. Mathonière



Cliché J.-M. Mathonière

Deux marques de tailleurs de pierre :
le chrisme (sans S) et le A.
Cathédrale de Saint-Paul-Trois-Châteaux (26),
XII^e siècle.

73. C'est sans doute sur l'héritage des Compagnons Étrangers tailleurs de pierre que Raoul Vergez (Compagnon Charpentier du Devoir de Liberté) s'est appuyé pour mettre en relation le chrisme roman (passons charitablement sur les perspectives "druidiques...") et l'alphabet des Compagnons charpentiers, qualifiant le premier du même nom traditionnel que le second, « la pendule à Salomon » (cf. le roman de R. Vergez, *La Pendule à Salomon*).

74. Notons d'ailleurs que le contexte de cette citation n'est probablement pas sans rapport avec le surnom de « lousps » qui était donné aux Compagnons Étrangers tailleurs de pierre par les Compagnons Passants (eux-mêmes qualifiés de « lousps-garous »). *Matthieu*, X, 16 commence en effet ainsi : « Voici que moi, je vous envoie comme des brebis au milieu des lousps ; soyez donc rusés [etc.] » (cité ici d'après la *TOB*).

75. Sur la symbolique du serpent, cf. Louis Charbonneau-Lassay, *Le Bestiaire du Christ*, Desclée de Brouwer, 1940 (rééd. Archè, Milan), pp. 765-790.



Monogramme IHS serpentiforme, XV^e s.,
Saint-Antonin-Noble-Val.

Le linteau d'Utelle.

peu étudiée⁷⁶ du monogramme IHS, sous forme d'une couleuvre venant se substituer à la lettre S et enlaçant les lettres IH – dont on notera que, dans leur graphie gothique, elles peuvent évoquer la règle (I) et le compas (h).

Un magnifique témoignage vient apporter quelque crédibilité à cette hypothèse qui peut sembler hardie – mais l'on soulignera, en tout cas, que, au moins à cause de leur profond attachement au catholicisme (du moins pour les corps dits « du Devoir »), l'emploi du monogramme IHS est particulièrement fréquent dans l'ancienne emblématique des compagnonnages. Il s'agit d'un ancien linteau de porte, datant selon toute vraisemblance du XV^e siècle, se situant à Utelle (Alpes-Maritimes)⁷⁷. Il comporte deux cartouches. Le premier, carré, contient un cercle inscrit encadrant un soleil rayonnant à neuf rais, portant en son cœur le monogramme IHS sous une forme classique. Le second, affectant la forme d'un carré long, montre la succession suivante, de gauche à droite : un grand serpent en forme de S couchée et dont la queue se termine par des volutes végétales, une équerre posée debout, un compas.



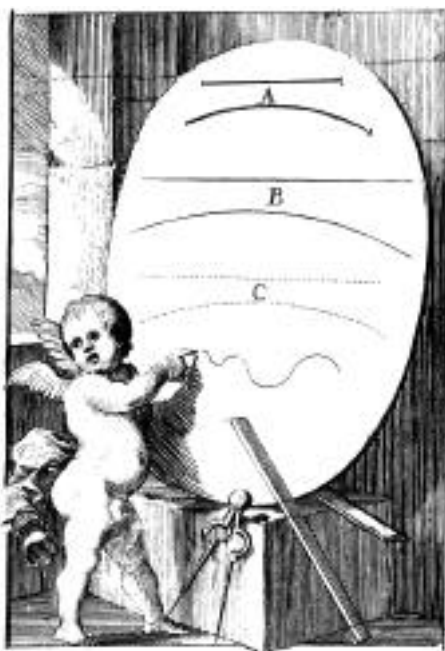
76. Si les études consacrées au monogramme IHS sont assez nombreuses, aucune de celles qu'il m'a été possible de consulter ne traite en détail de cette variante serpentiforme, néanmoins plusieurs fois citée.

77. Je dois la connaissance de ce linteau à un article du Pays Joël Garault, « Poitevin Toujours en Bien », *Compagnon cuisinier des Devoirs Unis*, in *Le Compagnonnage* (journal de l'Union Compagnonnique), n°709 (juillet-août 1997), p.11.

78. Cf. *Travail et Honneur*, *op.cit.*, pp.46-47 et pp.227-228. C'est là un point très important sur lequel j'espère avoir prochainement l'occasion de revenir.

Nous avons là, au regard de tout ce qui a été évoqué dans les pages précédentes, une représentation particulièrement structurée qui pourrait bien être une ancienne forme du blason des C.P.T.D.P., intermédiaire entre celle du monogramme IHS serpentiforme et celle qui a servi de base à cette étude. Si l'on admet que le cartouche de droite symbolise la voie du Devoir (*Labor*), la « Lumière » à laquelle il mène et qui le dirige (*Honor*) est ici clairement assimilée à celle de Jésus-Christ.

Il semble par ailleurs probable que, de par la géographie de ses attestations, l'emploi de cette variante serpentiforme du monogramme IHS doive être mis en relation avec l'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, lequel semble bien avoir joué un rôle important dans la genèse des compagnonnages, notamment celui du Saint Devoir des tailleurs de pierre⁷⁸.



Muni du compas, de la règle et de l'équerre (à l'arrière-plan du tableau ovale), ce « putti » géomètre/tailleur de pierre de Sébastien Le Clerc (XVII^e s.) nous indique la ligne « serpentine »... Hasard ou clin d'œil en passant ?

EN GUISE DE CONCLUSION

Quoi qu'il en soit de la pertinence des hypothèses émises en dernier lieu, ce tour d'horizon de l'iconographie et de la symbolique du blason des Compagnons Passants tailleurs de pierre nous a en tout cas nettement fait prendre conscience qu'il n'est désormais plus possible de considérer, comme le faisait pourtant celui qui a le mérite d'avoir été le père fondateur de l'historiographie compagnonnique et du Musée du Compagnonnage de Tours, Roger Lecotté, que « le Compagnonnage, à l'origine, n'est rien d'autre qu'une réaction ouvrière contre les toutes puissantes corporations de jadis qui ne réservaient qu'aux seuls fils ou alliés des maîtres l'accession à la maîtrise. »⁷⁹

Comment, de ce point de vue, justifier des hautes Vertus chrétiennes dont le blason des Compagnons Passants tailleurs de pierre se fait le héraut ?

Et comme chez les Compagnons, tout se termine aussi en chansons, voici pour conclure un couplet en l'honneur de la fête de l'Ascension, composé par Victor-Bernard Sciandro, « La Sagesse de Bordeaux », C.P.T.D.P. :

« Quand autrefois nos pères ont chanté,
 Dans ce beau jour du Devoir la puissance,
 Ils ont chanté honneur, vertu, science ;
 Ils ont chanté notre immortalité ;
 Ils ont aussi chanté l'antique gloire,
 Par leurs travaux, attachée à leur nom.
 Ayons, comme eux, une noble ambition,
 Et nous irons au temple de mémoire. »

79. Roger Lecotté, introduction au *Guide du visiteur du Musée du Compagnonnage de Tours*, s. d. (1972). C'est moi qui souligne ce présomptueux « n'est rien d'autre » qui a longtemps fermé la porte, du fait de l'autorité de Roger Lecotté, à d'autres perspectives de recherche.

Au moment où cet article était presque achevé, j'ai appris le départ pour l'Orient Éternel du Pays Jean-François Thomas, « Normand l'Espérance », Compagnon sculpteur des Devoirs Unis, ancien Président de la Cayenne de Nîmes. Cet article est dédié à sa mémoire.